

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages
JEAN DUPERTUIS Langue Maternelle et Poésie.....	89
M. VLADIMIR VIKENTIEV Le Retour de la Fiancée de Givre...	112
J. R. FIECHTER Quatre images du Pays.....	134
GEORGES DUMANI Le Temps de Souffrir.....	140

CHRONIQUES

NAGUIB BALADI Chronique de Livres.....	175
--	-----

rdc

EGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE. SCHINDLER — LE CAIRE

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈSET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU CAIRE en vous y abonnant et en abonnant vos amis.

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D'HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR -- TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

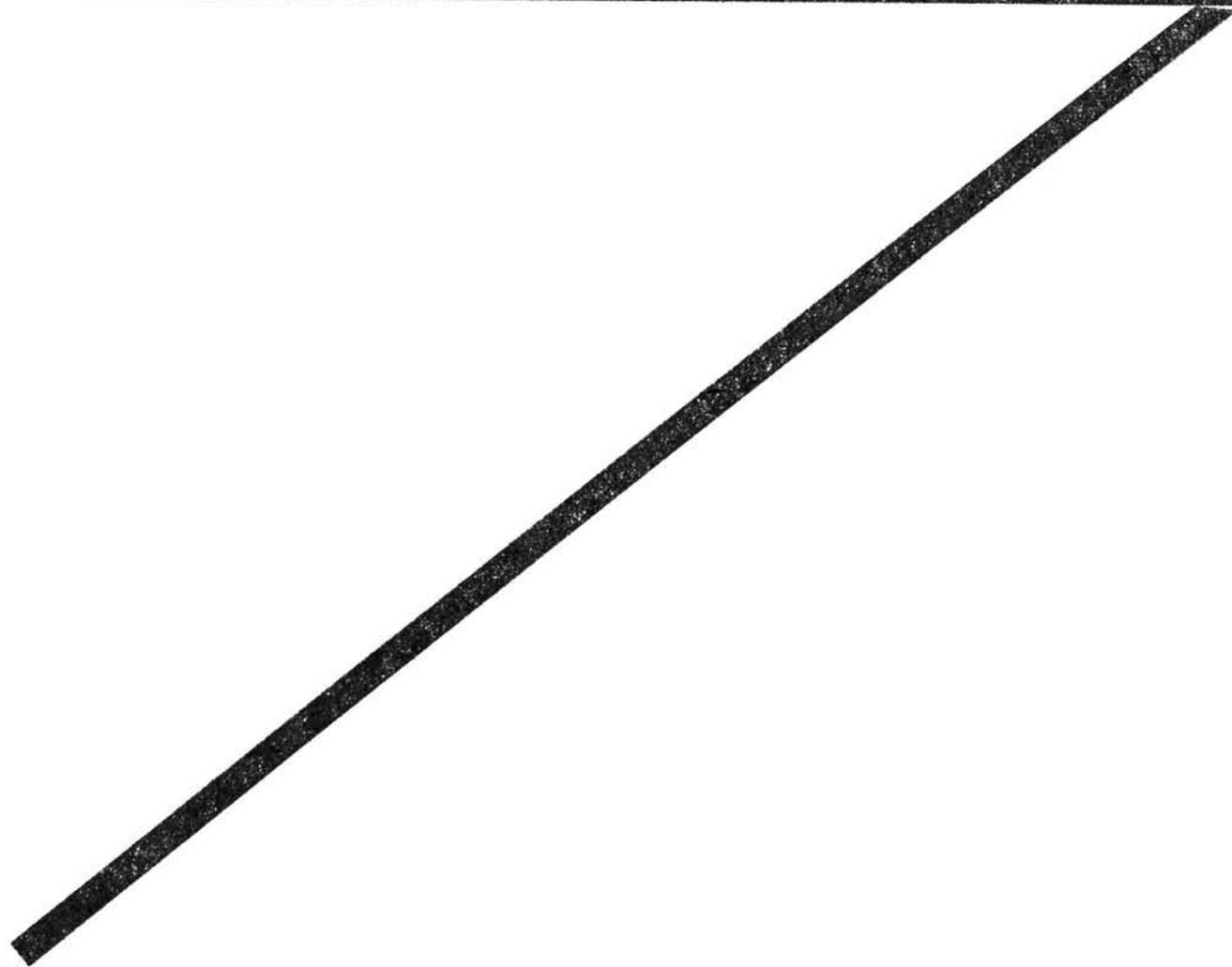
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

AIR FRANCE



4

Exclusivités



HOSPITALITÉ
CUISINE
INSTALLATIONS
APPAREILS

en font

UN SERVICE DE QUALITÉ

Renseignements :

Le Caire : Imm. Shepherds - Tél. 45670

Alexandrie : Rue Fouad - Tél. 21257

et toute Agence de Voyages reconnue

LA REVUE DU CAIRE

LANGUE MATERNELLE ET POESIE

Education créatrice

Que sont les langues humaines sinon des moyens d'expression, de communication et d'interaction sociale ? Destinées à être parlées, elles s'adressent à l'oreille avant de subir l'esclavage de l'écriture, et sont par conséquent liées à la vie active des enfants, s'exprimant d'abord dans leur langue maternelle. Or, l'enfant étant un être essentiellement émotif et égocentrique, vivant dans le concret, parlera de ce qui émeut sa sensibilité, sert ses besoins immédiats, touche son intérêt pour le monde extérieur. Et comme en même temps l'irréel l'enchanté, l'imagination aura sa part sans doute la plus large dans son expression spontanée. Ses idées fantaisistes à base de mythe et d'afabulation, ouvrent à son bavardage des perspectives si différentes des nôtres, que nous devons l'aider à les extérioriser en un langage qui s'adapte à sa mentalité primitive. "Il faut permettre la langue de l'enfant" dit fort bien le nouveau plan d'études belge. Et l'on sait que Charles Bailly et Decroly ont proposé de donner des formes linguistiques aux jugements de valeur enfantins, puisque la structure des phrases les plus

simples porte en germe tout le jeu des associations émotionnelles ou rationnelles. Pourquoi donc entraver cet essor naturel par des conventions et des usages auxquels seul l'adulte peut se plier ? Pourquoi obliger l'enfant à employer une langue qu'il ignore encore et qui le paralyse ?

“Que n'obtiendrait-on pas de la langue parlée” écrit Bailly, “si l'on en connaissait toutes les ressources cachées ?” En exploitant, par exemple, les trésors de la musique du langage avec ses intonations expressives auxquelles les enfants sont si sensibles — commentaire perpétuel du langage articulé ainsi qu'une des clés de la syntaxe parlée.

Quant à la grammaire que l'enfant porte en lui par le seul fait qu'il parle, elle diffère, certes, de celle qu'enseignent nos manuels scolaires, mais elle est presque toujours plus juste et peut servir de point de départ pour l'acquisition des règles, qui doit suivre — non précéder — l'emploi des formes grammaticales et de leurs variations. Et comme l'a aussi bien vu le nouveau plan d'études belge, il faudra beaucoup d'ingéniosité pour greffer les exercices scolaires sur les divers types de phrases proprement enfantines, sorte de canevas sur lesquels on brodera des motifs variés et qui présentent les mots dans un ordre naturel et logique. D'ailleurs, grâce à la technique d'imprimerie déjà en usage dans certaines “Ecoles Nouvelles”, entre autres la communauté scolaire de Vence sur Grasse, fondé par M. Freinet, les élèves eux-mêmes composent spontanément les textes que publie chaque semaine leur journal enfantin.” Combien de suggestions fournies par eux sont excellentes et montrent que non seulement les règles doivent être subordonnées à l'expression, mais que grammaire et vocabulaire doivent former un tout, intimement unis. En rédigeant librement leurs articles, les élèves saisiront

mieux la contradiction qui existe entre ce qu'ils disent et ce qu'ils doivent écrire. Ils n'en seront pas effrayés, si l'on sait leur expliquer que l'orthographe, en s'adressant uniquement à l'oeil, facilite la lecture mentale et rapide. Si on leur fait lire, par exemple, des phrases où le mot "sô", écrit phonétiquement, apparaît avec des sens différents, puis d'autres phrases où les mots "saut", "sot", "seau", sont orthographiés selon la convention, ils comprendront instinctivement que ces formes bizarres ne sont que des idéogrammes, trahissant leur signification sans l'aide du contexte. Ils le sentiront mieux encore s'ils ont appris à lire par la méthode globale.

Ils comprendront aussi que l'orthographe profite à la grammaire puisque, par exemple, en français, le pluriel des noms est marqué généralement par un "s" et la troisième personne du pluriel des verbes par la terminaison "ent", ce qui est absurde du point de vue de la langue parlée, ces finales n'étant presque jamais prononcées et le pluriel se révélant à l'oreille par les déterminatifs et les pronoms, par exemple "les arbres", "ils avaient". Cependant, dira-t-on aux enfants, grâce à cette grammaire "pour l'oeil" qui double la grammaire "pour l'oreille" — "arbres" et "avai-ent" étant compris comme pluriel sans l'appoint de leur entourage — la lecture cursive en sera facilitée et l'on pourra mieux survoler le texte.

Qu'on se garde donc d'enseigner la langue maternelle pour elle-même, en distinguant — en séparant — arbitrairement ses différents aspects : vocabulaire, grammaire, orthographe, élocution, rédaction. Qu'on la considère comme un tout et que l'étude en soit motivée par l'échange des sensations, des sentiments et des idées. Et surtout, si l'on veut que le point d'arrivée soit l'expression même de l'âme enfantine, alors

que son point de départ soit toujours le langage courant et spontané de l'enfant.

Dans ses études de psychologie linguistique, le Père Jousse a montré que le premier langage mimé des hommes ne pouvait exprimer que des rapports très simples, appartenant au monde visible. A mesure que se faisait sentir le besoin de propositions moins concrètes et plus complexes, l'homme primitif dut se créer un langage de sons qu'il pouvait, au moyen du larynx et de la bouche, régler selon des rythmes analogues à ceux des gestes. Et la mémoire de ces schèmes rythmiques de la musique verbale devait considérablement l'aider dans l'emploi de la langue parlée. Schèmes rythmiques si chers encore aujourd'hui aux "gouzlars" ou récitateurs nomades asiatiques, dont la mémoire auditive est parfois prodigieuse. Tel un certain barde, appelé Mirovan et capable, selon Jousse, de déclamer 458 schèmes sans se tromper, sept mois après les avoir entendu réciter une seule fois par un moine. Qui ne connaît d'ailleurs les prouesses de mémorisation des anciens Rabbis d'Israël, des récitateurs homériques et des conteurs musulmans ? Prouesses que l'on retrouve encore de nos jours chez certains illettrés de peuplades slaves qui ignorent le style écrit.

Chez les Malgaches, les improvisateurs inventent proverbes et dictons que les auditeurs répètent, en les psalmodiant — "Brin de jonc qui suit le radeau ; brin de "zozoro" qui suit la pirogue". "L'argent est la corne du riche ; la bêche est la corne du pauvre". "les troncs d'arbres sont les pieds de l'eau ; les vents sont les pieds du feu". Toujours conformes aux intérêts naturels des primitifs, ces schèmes de langage spontané, à la fois mimiques et rythmiques, favorisent à tel point leur mémorisation qu'ils deviennent des instruments didactiques tout préparés. Et ces formules orales, apprises par coeur, puis transmises de bouche en bouche, avec

leurs assonances et leurs allitérations, n'ont rien de procédés techniques de l'art, puisqu'il s'agit simplement de moyens mémoriques suggérés par les rythmes du plus naturel des langages.

*
* *

Dans ses études sur l'origine du langage humain (1), Sir Richard Paget a montré l'importance et l'influence des mouvements de la bouche dans le développement de l'alphabet, comme si le langage écrit n'était que la représentation de l'articulation orale (2). Mimique préalable des gestes, chez les hommes primitifs, puis nécessité pour eux de l'accompagner de sons articulés que modifiaient les mouvements de la mâchoire, de la langue et des lèvres. Et les premiers scribes, dans la création des symboles écrits ont dû rechercher tout naturellement cette ressemblance et cette concordance entre la mimique des mains et celle de la bouche.

Ce qui est curieux, à mon avis, c'est qu'une simple institutrice d'Aigle, en Suisse romande, Mme Cantova, sans rien connaître des travaux de Paget, soit arrivée expérimentalement aux mêmes constatations que lui, en observant un jour la contraction du "g" guttural chez un enfant de onze ans qui s'obstinait à écrire "gomestique" pour "domestique". Et pour le corriger, sans aucun exercice, il a suffi de lui montrer que le "d" s'articulait en donnant du bout de la langue contre les dents d'en haut. "Puisque l'écriture représente l'articulation", me dit Mme Cantova, "il est évident qu'il faut éduquer les mouvements de la bouche quand on apprend à lire et que chaque mouvement doit pré-

(1) "Human Speech", Ed. Kegan Londres.

(2) Le Dr. Rac, de Honolulu, fut le premier à suggérer en 1862 que dans le langage polynésien les syllabes étaient le résultat des gestes buccaux qui eux-mêmes symbolisaient la succession des idées à exprimer.

céder la présentation du graphique". Dès lors, plus de confusion possible entre "b" et "p", "d" et "t", "m" et "n", "é", "è", "ai", etc...

"Mais comment faites-vous naturellement et aussi logiquement l'éducation de ces mouvements de la bouche ?" demandai-je, car les principes scientifiques de Paget comme les théories psychologiques de Wallon sur les mécanismes sensori-moteurs du langage me captivaient moins que leur application pédagogique dans une modeste classe d'école primaire, d'autant plus que j'oscillais encore entre la méthode alphabétique basée sur les lettres, la méthode phonétique sur les syllabes et la méthode globale sur les mots ou les phrases. Et ce que j'avais vu chez Decroly, à Bruxelles (1), m'avait bien montré que des enfants, même déficients, entraînés à la perception idéo-visuelle de phrases entières, répondant à leurs centres d'intérêt, arrivaient en peu de temps à lire couramment, sans aucune décomposition ni aucune mécanisation. "Etes-vous sûr" me dit Mme Cantova, "qu'ils ne gardent pas leurs défauts d'articulation et d'élocution ? Et si l'homme, selon l'axiome, écrit comme il parle, n'écrira-t-il pas d'autant moins correctement qu'il articulera à faux, puisque sa sensation visuelle des lettres ou des mots se greffera sur des mouvements défectueux". "Alors, repartis-je malgré moi, c'est l'alphabet qui vous indique la voie à suivre ?" "Certainement". Et Mme Cantova m'explique que la première lettre donne la position (muette) de départ, la syllabe le mouvement et le son, la dernière lettre la position d'arrivée, sonore parfois, muette souvent en français.

L'ordre alphabétique des mouvements de la bouche est si naturel qu'ils s'appellent l'un l'autre et que sou-

(1) Voir : "Educateurs Nouveaux"..

vent les enfants les trouvent d'eux-mêmes. D'ailleurs chez eux, comme l'a montré Mme Montessori, d'accord sur ce point avec Jousse et Paget, les sensations motrices ou tactiles sont plus fortes que les sensations visuelles ou auditives. Or, les plus fortes des sensations tactiles ayant leur siège dans la bouche et sur la langue, on peut s'imaginer quel champ illimité de recherches ouvre l'éducation de l'articulation, en rapport avec la lecture globale, la gymnastique respiratoire, l'activité corporelle et manuelle. Qu'on pense à Helen Keller, qui sourde, aveugle et muette arriva par le seul toucher de la bouche et des doigts à lire et à écrire, jusqu'à faire des études complètes à l'université. A quelles prouesses dut se livrer son sens tactile si délicat ? "Voyez ce garçon qui découpe du papier", me dit Mme Cantova, en me faisant remarquer qu'il remuait ses mâchoires au même rythme que ses ciseaux. "Il apprit à lire en préférant me regarder plutôt que le graphique — lettre, syllabe ou mot — qui lui était présenté". Et je constatais, en effet, que le découpage aux ciseaux fait coïncider de façon précise les mouvements verticaux de va-et-vient de la bouche et des mains, "ba" et "ab" par exemple, le "a" ouvrant la bouche et le "b" la fermant. Le pliage, la réglure, le collage placent mâchoires et langue dans la position du "e", si essentielle et difficile à obtenir. Attacher et détacher, lacer et délacer, font contracter ou étendre les lèvres : "b, p, v, f,". Et puis, il y a les ronds et les spirales, qui tournent à gauche dans le "a", le "d" et le "g", à droite dans le "b" et le "l", tandis que les autres lettres de notre alphabet latin-français (1) font alterner les deux mouvements. "Regardez cette fillette qui crayonne". Et je vois que ses pommes ou ses oranges

(1) On sait que l'alphabet latin est issu de l'alphabet phénicien. Ses signes dont chacun correspond à une articulation simple, sont de forme phénicienne et portent des noms sémitiques - a (aleph) b (bet). etc...

sont rondes à droite et ovales à gauche. Les mouvements à droite avancent ; à gauche, ils reculent. Les aiguilles d'une montre, les roues d'un char tournent à droite ; on se lave les mains en les tournant l'une dans l'autre ; on essuie la vaisselle en faisant des mouvements en rond. Et ce n'est pas pour rien que Mme Montessori et Decroly, sachant que l'homme n'est pas naturellement ambidextre, demandent cependant aux enfants de tourner dans les deux sens et de dessiner avec les deux mains. Ceux qui sont gauchers tournent les spirales à droite — mouvements instinctifs chez eux aussi bien que ceux des enfants droitiers. Par contre, ils invertissent leur écriture qu'il faut lire à l'aide d'un miroir. Quant aux enfants qui exécutent indifféremment les mouvements dans les deux sens, ils sont très rares.

Tout ces mouvements en rond ou en spirales que nécessitent la forme de certaines lettres et les actes usuels de la toilette et du ménage, favorisés par la technique montessorienne, contribuent au développement sensori-moteur et psycho-sensoriel de l'enfant. A mesure que la lecture s'acquiert, les mouvements de la bouche s'atténuent, car ils ne peuvent suivre la vue qui saisit à la fois des lignes entières. La sensation visuelle devient alors prépondérante, sans que cesse totalement la sensation motrice. Et même les deux sensations se confondent si bien qu'elles aboutissent au même graphique. Elles ne se heurtent que s'il y a désaccord, d'où le choc produit par les fautes d'orthographe. Ah ! parlons en ! Si les enfants sourds-muets n'en font pas, c'est que n'entendant aucun son, ils apprennent à parler, à lire et à écrire par la mimique de la bouche et des mains, ce qui confirme le principe de Paget — applicable à n'importe quelle méthode phonétique, globale ou autre — que le langage graphique (écriture) représente les mouvements de la

bouche et non les sons, simples ou articulés. Chez les enfants normaux qui ont appris à parler d'après des sons, plus ils lisent correctement, plus leur orthographe s'améliore, puisque celle-ci est en réalité le critère de l'articulation dont les mouvements défectueux sont rectifiés par la lecture. Du moins faut-il s'en assurer, et ce contrôle visuel n'est possible que si l'enfant lit des mots relevant du même graphique et des mêmes mouvements.

A condition d'échapper au "tohu-bohu" des dictées ordinaires, avec leurs séries de mots quelconques, le vocabulaire peut s'étendre de jour en jour, grâce à des séries indéfinies de mots ayant le même son (phonation et articulation). Procédé qui à l'air mécanique quand on l'explique, mais qui provoque au contraire l'ouverture de l'esprit et de l'âme puisqu'il est susceptible de rejoindre la poésie et l'harmonie par le jeu musical des assonances des allitérations et des rimes. Procédé spontané chez Verlaine : "Oh, le bruit de la pluie", "Il pleure dans mon coeur", "Qu'as-tu voulu, *fin refrain incertain* ?" (1)

Il s'agit au début de mettre, sous les yeux de l'élève qui écrit, des textes originaux — dictées ou copies — reproduisant autant que possible le langage familier des enfants, relatant les menus faits de leur vie, les moindres événements journaliers de leur entourage immédiat et de la localité qu'ils habitent. De cette façon, l'enfant vivra son langage en comprenant mieux les textes qu'il lira et écrira avec plus de joie.

Par exemple, pour l'articulation correcte du "d" (bout de la langue relevé derrière les incisives supérieures), "Ida a son dé. Le dos de mon dodu dindon !"

(1) Ecoutez la chanson bien douce
 Qui ne pleure que pour vous plaire."
 Elle est discrète, elle est légère,
 Un frisson d'eau sur de la mousse."

Pour le “j” (position du “i” et extension des lèvres), “Les poules juchent sur notre jujubier”. Pour le “n” (face supérieure de la langue appliquée contre le palais), “J’ai nourri mon ânon. Aline a fini le fil de sa bobine”. “s”, (bout de la langue relevé entre le palais et les incisives supérieures), “Rose s’amuse avec Oscar. Ce soir, Sabine cueillera des cerises. Jean dessine sa chemise qui sèche sur une corde”.

Deux consonnes: “bl” (position du “b” et mouvement du “l” avec la voyelle) “Marcel a récolté du blé. La blouse de Clotilde a un gros trou.” “Br, pr, fr, tr, vr”, “Gabriel est allé à la pêche aux truites. Avril a fleuri notre pré de jolies primevères. Notre chèvre brune y cabriole avec ses deux cabris.” Diphtongues (deux sons, une seule émission de voix). L’air est “ei” (mouvements simultanés du “e” et du “i”) frais. Il neige dans la plaine. Marc a vu un aiglon s’envoler de son aire. Quelle veine ! Nous aurons congé la semaine prochaine.” (1).

“oi” et “ui” (mouvements du “o” ou du “u” avec le “i”) “Aujourd’hui, notre cuisinière fait cuire l’oie de Noël. Notre cheval noir n’aime pas qu’on l’attelle à la voiture. Qui a vu des étoiles ? moi, moi, moi ! L’orage de cette nuit a arraché trois tuiles de notre toit.”

Textes de vocabulaire, avec diphtongues et syllabes à deux consonnes qui se suivent : Marius est allé sur les cailloux de la carrière. Un bloc de rocher l’a blessé. Il a risqué d’être tué. Qui frappe à la porte ? C’est Germaine avec Azor, aussi frisé qu’une brebis.. Madeleine lui offre des fruits qu’il refuse et du sucre qu’il accepte.

(1) Dans le vers de Racine (Phèdre): :

“N’était qu’un faible essai des tourmens que j’endure”, six répétitions d’un son “è”, presque le même, qu’il s’agit pourtant de distinguer subtilement. “Le charme de la poésie classique française”, écrit André Gide, “est fait du jeu de ces impondérables.”

Et voici, pour finir, quelques textes où parfois la poésie de l'enfant s'en mêle, et aussi sa malice :

C'est la nuit ; plus de bruit, plus de lumière !
Seule, luit une étoile. Fais ta prière
Et bonne nuit !

Sur le seuil de ma porte ouverte j'écoute la cloche de l'église qui sonne aujourd'hui pour le deuil et les larmes.

Novembre est venu ; les feuilles sont mortes. A l'aube, les prés sont blancs de brume. L'abeille retourne à sa ruche et l'hirondelle cherche un meilleur climat. Le dernier papillon est mort de froid. L'hiver est là !

Pour l'articulation correcte du "in" et du "ain" : Jules s'en va de grand matin, avec son âne Martin porter ses fruits à la ville. Dans un panier, il a mis trois beaux lapins. Martin est bien chargé, mais il sera content quand Jules lui donnera un gros picotin d'avoine !

Pif-Paf est un pantin très drôle et très malin. Il lave sa frimousse et ne craint pas la mousse du savon Houbiganti !

"oin" : "Quand le soleil dore la pointe des montagnes, de grand matin, on fait les foins. Je prends ma fourche et j'étends l'herbe au soleil pour qu'il la sèche à point.

"gn" : Oh ! comme j'ai ri, hier, à la représentation de guignol, costumé en docteur, avec un gros lorgnon. Le malade avait une égratignure que guignol soignait avec un beau discours et des coups de bâton !"

* * *

Ce langage spontané de l'enfant, tels que l'appellent de leurs vœux Ch. Bailly et Mme Cantova, pour des raisons philologiques et linguistiques, répond

également aux exigences de la psychologie génétique et de l'auto-éducation.

D'une part, comme l'ont montré Wallon et Mme. Montessori, il semble bien que le jeune enfant fixe d'abord son énergie sur l'activité sensorielle, et son attention sur les objets de perception, d'autant plus intensément que s'élève le degré de son âge mental, puisque chez lui la participation de l'intelligence ajoute à la sensation et à la perception l'acquisition progressive des symboles que représentent les images et les mots, les premières d'origine naturelle et les seconds, d'origine sociale. Nous verrons plus loin, en parlant du dessin libre, comment l'enfant extériorise graphiquement ses images auxquelles il donne le même caractère d'absolu qu'il accorde aux mots de son premier langage, plus riche en adjectifs qu'en substantifs, ce qui met en lumière son aperception concrète du monde, semblable à celle du primitif. Si pour nous, adultes des pays civilisés, sujets, verbes et compléments figurent sur le même plan, définitivement analysés, il en va différemment pour les indigènes polynésiens ou autres qui agglutinent le verbe et son objet au sujet par des préfixes, variant à l'infini, selon leur appartenance à tel ou tel groupe totémique. Ainsi le mot "chêne" donné comme exemple par Brosse, (1) revêt pour nous un sens général et abstrait, "produit de notre analyse mentale" tandis que sur les lèvres d'un nègre papou, il ne sera qu'un mot concret relevant de son jugement sensoriel ou affectif, chaque chêne portant un nom différent, selon le lieu qu'il occupe, l'objet qu'il voisine ou la catégorie d'essence divine à laquelle il appartient.

D'autre part, dans plusieurs de ses ouvrages, Jean Piaget nous a montré comment se comportait l'enfant

(1) "Biologie de l'esprit".

vis à vis du langage, en tenant de nombreux soliloques qui nous révèlent le caractère d'absolu donné par lui à son expression purement verbale. Au cours de ses incessantes répétitions dont le sens parfois nous échappe, les mots l'intéressent et le captivent comme sensation de perception auditive-non comme contenu psychique ni comme moyen de communication sociale. Que l'école se garde donc d'interrompre, par un travail mécanisé de culture factice, la pleine autonomie de cette activité instinctive et réflexe, beaucoup plus voisine du jeu que de l'imitation. Qu'elle respecte les dons individuels de l'enfant et ses forces productives, puisque l'éducation créatrice, telle que nous l'entendons, concorde avec la loi bio-génétique et que le parallélisme entre la race et l'enfant, explique certains intérêts dominants qui surgissent aux différents âges. De plus, si la nature énergétique du "moi" conscient est toujours la même, selon la thèse synthétiste de Pierre Janet, l'enfant qui pour la première fois construit spontanément en lui la plus faible des images ou des émotions, reflétées dans son langage, accomplit également pour son propre compte une découverte et une création. C'est pourquoi l'enseignement de la langue maternelle signifierait peu de chose si les éducateurs ne s'ingéniaient pas à développer chez l'enfant ses dons naturels d'expression verbale.

*
* * *

C'est aux nouveaux Internats de Vienne qu'on a su avec le plus de clairvoyance et de souplesse s'adapter au langage créateur de l'enfant. Est-ce parce que la personnalité de chaque élève y est considérée comme l'élément essentiel de la culture intellectuelle et morale ?

Dans les sections inférieures, les centres d'intérêt sont constitués par les objets d'usage courant et les

aspects concrets de la nature. L'évocation et l'initiation remplacent l'érudition et la mémorisation de l'école traditionnelle. Si l'automne, par exemple, est à l'ordre du jour, après la récolte des châtaignes dans le parc dépouillé, c'est le conte de la feuille jaune qu'on imagine et la poésie du jardin sous la pluie qui oriente les exercices d'élocution, de lecture, d'écriture et de composition. Si l'expression orale enfantine peut se donner libre cours, la langue plus correcte de l'adolescent, puis de l'adulte, naîtra peu à peu de ses formes primitives et sortir amieux de ses limbes. Quant au langage écrit, les mots doivent jaillir de la vie même et les phrases sourdre des images de la réalité tangible, ce qui n'empêche pas, dès la deuxième classe, de bercer l'enfant de l'harmonie des formes poétiques, à la fois dynamiques, rythmiques et mélodiques.

Aux degrés supérieurs, aucun enseignement systématique et théorique de la langue orale ou écrite, mais des exercices spontanés et libres, au gré des intérêts occasionnels. La grammaire des faits d'observation est substituée à la grammaire des règles, puisque dans leur infinie complexité les formes nouvelles du langage débordent toujours classification et définitions. Comme l'a rappelé Bailly, la logique doit céder le pas à la vie, l'étude objective de la langue à l'éducation spontanée du langage. Les objets matériels, les scènes de la nature et du travail, les excursions et leur rappel de souvenirs, servent de thèmes à l'association des idées, aux groupements de mots, aux découvertes grammaticales, en vue de l'improvisation orale et de la composition écrite. L'essentiel est d'éveiller chez les enfants des intuitions nombreuses et d'accroître en eux la force créatrice qui a produit les langues et les littératures, en dominant les grammaires et les rhétoriques.

Comme l'ont aussi montré Lévy-Bruhl, Jousse et Paget, le langage étant un fait social, (expression

motrice, puis verbale des besoins et des émotions), c'est dans le milieu vivant de l'enfant, à la fois réel et féérique, que peuvent le mieux s'épanouir les formes de langage figuré, caractéristiques de toute mentalité primitive. Et il semble bien que parmi les adultes, seuls ont échappé aux expressions toutes faites du langage courant, formules abstraites, images figées, clichés commodes — ceux qui ont su conserver ce pouvoir de figuration, mi-spontané, mi-volontaire, qui fait les artistes et les poètes.

*
* *

Selon certains psychologues, les écrits imaginés et figurés de l'enfant présenteraient dans leur nature et dans leur forme une similitude assez frappante parfois, avec les écrits somnambuliques des médiums ou des poètes surréalistes, de tous ceux qui écrivent eu état d'hypnose ou de rêve éveillé, de dissociation mentale et de dédoublement apparent de la personnalité. Ainsi, l'enfant qui écrit spontanément offrirait à l'observation une sorte d'état second, favorable à la création d'une ambiance magique et d'un monde merveilleux où baignent des images poétiques, parfois inspirées, qui naissent des rapports subtils et supranormaux entre les êtres et les choses. La robe rose du bon Dieu que voit une fillette dans les reflets du couchant sur la neige. Les trois rois mages dans un nuage qui passe. Les herbes que la pluie dore. Les cloches du ciel que sonnent les mélisses en fleurs. Le beau porte-lumière que ferait une campanule en graines. De telles images ne rappellent-elles pas celles de Francis Jammes dans les "Elégies" ou d'Alain-Fournier dans le Grand Meaulnes ?

Acuité de la perception et de la sensibilité sans doute, aussi transposition des richesses cachées de la

vie inconsciente, puisque les processus psychiques de l'enfant, avant la puberté n'ont pas de centre ni de continuité jusqu'à ce que son "moi" conscient ait intégré et maîtrisé les impulsions affectives de sa nature primitive. Et tant que l'intellectualité n'a pas encore déformé les sensations naturelles, le sens de la vue et de l'ouïe chez l'enfant subit des impressions si multiples qu'il se laisse prendre comme l'artiste au jeu des symboles et au charme des couleurs, en rêvant de les créer toujours plus belles.

Dans une de ses meilleures pages, Jeanne Arcache, qui écrit volontiers sur l'enfance, extériorise sans trop d'apprêt cette vision d'un monde enchanté. "Pendant sa convalescence d'une para-typhoïde, Georgy a doucement abordé au jardin du bananier bleu. Bleu, Mamie, tout à fait bleu. Et ses yeux glissent sur le gris de la tapisserie pour trouver dans l'encadrement de la fenêtre ouverte un pan de ciel. — Comme ça, regarde.—Je regarde dans le vide, de ce regard d'adulte qui bute contre la réalité sans rien voir au delà des apparences. "Un bananier tout à fait bleu", dit Georgy, "seul sur une grande pelouse rouge. Et sur cette pelouse, il y a des grenouilles jaunes comme le soleil. Et au milieu de la pelouse, il y a un bassin avec des poissons noirs à moustaches ? Et puis, ces poissons s'ennuient. Alors, ils sautent sur l'herbe, s'amuse un moment, puis rentrent dans l'eau. Et les enfants rient beaucoup, mais ne leur font pas mal.— Ah ! il y a des enfants dans ce jardin ? — Oui, beaucoup d'enfants qui jouent à la guerre sur l'abri.—Quel abri ? — Il y a toujours un abri dans un jardin. Des fois on ne le voit pas. Il se couche sous les liserons. Des fois il est rond comme une montagne de sable et c'est plus drôle, mais il y a toujours un abri. C'est vrai."

Chaque fois que le docteur refuse encore le blanc de poulet pour maintenir le bouillon de légumes, Georgy

exige en compensation une histoire. Et tandis que la diète semble lui avoir appris la nécessité de l'irréel, mon imagination de personne bien portante se tient solidement au sol. Elle est faite de vraisemblances, de morale enrobée et de allusions instructives. L'enfant écoute, mais au delà des mots précis, que perçoit-il ? Lorsqu'à bout de souffle je m'arrête, après un silence Georgy reprend mon histoire à sa façon. Et insensiblement il déforme, selon sa fantaisie déliée de toute attache. Le chat parle, la poule nage, la souris vole. Il n'y a que le pigeon qui marche comme tout le monde. Et quand Georgy a fini de jongler avec tant de rêves, il soupire un peu, puis de cette voix qui marque son passage dans le réel, il me dit : "Tout ça, c'est dans le jardin du bananier bleu." Et je pense qu'un jour viendra où, rêveur reveillé, il verra se dépeupler son royaume, dont ne subsistera que le mot-clef d'un paradis perdu. Et ce jour-là, il y aura parmi nous un homme de plus et un poète de moins".

Combien cette pensée féerique de l'enfant reste pour nous impénétrable et secrète ! Il est possible seulement de s'en approcher pour en noter l'expression spontanée que la joie, née d'une sensation, d'une image ou d'une émotion, fait s'épanouir chez les petits. Je vois encore les colchiques que m'offrit, un jour d'octobre, ma nièce de huit ans, à la campagne. Plus sensible à leur couleur qu'à leur forme, elle me dit que certains soirs d'été le ciel était de la même teinte. Puis, comme pour me faire saisir son rapprochement, elle se mit à peindre une chapelle blanche, se détachant sur un fond mauve et rose. Faut-il, pensai-je, que ce don de voir et d'être ému soit évocateur de symboles pour qu'un enfant sous un ciel gris d'automne reproduise une image d'été qu'il a gardée en lui, originale et fraîche.

A l'école de Kladno, un garçon du même âge dessinait en ma présence les chatons d'aulne qu'il vo-

yait se dérouler lentement à la tiède température de sa classe. “Ils sont plus doux que nos chenilles”, dit-il à son voisin qui lui répondit en agitant une branchette flexible : “J’aime mieux les chatons du bouleau, parce qu’ils sautent et qu’ils dansent.” Les plus belles choses pensai-je encore, ne sont-elles pas toujours neuves ? Et puisque l’enfant préfère recréer le monde plutôt que le subir, pourquoi ne pas lui donner dans nos écoles, comme on le fait à Kladno, d’une manière permanente, le matériel plastique indispensable pour façonner son rêve—mastic, glaise, bois, carton, papier, couleurs, qui lui permettront mieux qu’un assemblage de mots (du moins ce que nous prenons pour tel) de fixer en formes plus concrètes sa vision d’art enfantine.

A l’Internat de Breitensee, près de Vienne, même atmosphère de liberté, favorable à l’expression créatrice, sans brûler aucune étape de l’évolution naturelle du langage, l’enfant y acquiert, par la conversation, la lecture, la composition, les symboles de sa langue maternelle, en s’élevant peu à peu des substantifs, adjectifs et verbes d’action aux mots plus abstraits de remplacement et de relation, selon les trois stades pédologiques de Stern.

Les deux textes suivants que j’ai choisis parmi tant d’autres montrent assez chez leur auteur la conquête progressive de son autonomie. Voici ce qu’il écrit dans une classe du premier degré scolaire : “Le vieux brigand des forêts tombe subitement au fond d’une carrière abandonnée, où sifflaient des dragons et des serpents. Encore tout étourdi par sa chute, il remarqua une petite porte basse. Il la poussa de toutes ses forces et que vit-il à l’intérieur ? Sur la pierre, un riche tapis de pourpre et une jeune fille étendue qui pleurait. “Je fus enfermée là, dit-elle, par une méchante marâtre. Elle dort dans la caverne, tout près d’ici. Si tu arrives à prendre sa baguette magique qu’elle met

sous ses genoux, tu pourras me sauver.” Après quelque temps, le brigand revint avec la baguette et délivra la prisonnière. ” Dans leur critique collective, les camarades de l’auteur eussent préféré une sorcière à la marâtre, un jeune prince au vieux brigand—un prince charmant qui eût épousé la jeune fille après l’avoir sauvée. A fin de la deuxième classe du degré moyen, le même élève imagine un récit moins féerique, où se joue sur un plan plus précis un petit drame intérieur qui révèle plus de sensibilité que de fantaisie. “Un coup de ma carabine et la balle tua une biche imprudente qui courait devant moi. Hélas, je m’aperçus avec effroi que j’avais fait deux orphelins. Ils tournaient autour de leur mère, comme pour lui demander si elle dormait. L’un d’eux s’approcha et la lécha à la tête. Il perçut une tache sombre, fit entendre une légère plainte et s’enfuit. A mon tour, j’examinai la blessure d’où le sang dégouttait lentement. Je sentis dans mon coeur un remords. Alors, je mis la biche sur mon dos et, suivi de ses petits, je repris tristement le chemin du retour.”

*
* *

Je pourrais multiplier les exemples et lier en gerbe les pages, fleuries de symboles enfantins, que j’ai glanées aux écoles rénovées de Vienne. Malheureusement, tout leur charme disparaîtrait avec la traduction. C’est pourquoi je préfère transcrire ici les textes que j’ai recueillis dans les meilleures “Ecoles Nouvelles” françaises et dans les rares classes primaires (1) où l’on a compris que les contes bleus de nos enfants,

(1) Voir les nombreux textes recueillis par M. Bancmont ainsi que ceux de deux revues, rédigées et même imprimées par des enfants et pour des enfants ; l’“Oiseau bleu”, édité par M. Cousinet et la “Gerbe”, éditée par M. Freinet.

quand ils jouent avec le vent ou causent avec les nuages, sont vraiment des poèmes, si l'on admet avec Baudelaire que la poésie n'a pas d'autre but qu'elle-même.

D'abord, des images poétiques, créées par des enfants, garçons et filles de 8-12 ans. Le pistil de mon coquelicot ressemble à une petite marmite, posée sur un feu de bois. L'ovaire semble une ruche, entourée d'abeilles qui seraient étamines et les pétales sont rouges comme le rouge du drapeau français. (Ici, l'imagination se greffe visiblement sur l'observation.)

Je voudrais être un de ces tourbillons roses, écrit spontanément une fillette, en voyant passer des nuages que ses camarades comparent tour à tour à des robes chiffonnées, à des ballons cabossés, à des ours blancs ou à des tortues aériennes.

De mes deux pigeons, écrit un garçonnet, l'un est brillant et roux comme une feuille morte. L'autre a ses pattes jaunes et semble avoir mis une paire de chaussettes !

Les étoiles sont des bestioles volantes qui voyagent dans le ciel, pendant la nuit ; fleurs de pommiers quand elles sont sèches ; joujoux dorés qu'on a posés sur un grand drap de velours noir.

L'oreille de Pierre ? On dirait la moitié d'une lune, la crête d'un coq, une coquille d'escargot ; à l'intérieur, il y a des petites allées tournoyantes.

En automne, les arbres sont tristes. Ils ont l'air de pleurer comme quelqu'un qui aurait perdu son argent et son or.

Dans un verger en fleurs, on se croirait sous une tente embaumée ; une nuée de grands papillons blancs ; on dirait que les fleurs sont piquées sur les arbres comme des épingles sur une pelote.

Le soir, à la veillée, quand j'écris mes devoirs, la lampe égaie les murs de ma chambre en faisant des fantômes. Et quand le vent souffle sous la porte, on dirait que des hommes secouent dehors des voiles noirs.

Ensuite, des contes ou des récits, qui sont parfois de vrais poèmes en prose ou en vers.

Hier soir, au cinéma, nous avons vu la ville d'Argentan se mirer comme une vieille coquette dans les eaux de l'Orne.

Une petite fée de la hauteur d'un pouce était vêtue d'une longue tunique perlée ; un léger voile bleu flottait à ses épaules ; sa tête était couronnée d'une guirlande de nénuphars.

"Je vais faire le ciel gris" me dit un garçonnet qui peignait un tilleul. Sous son dessin aquarelle, il avait écrit : Croquis de Janvier ; le ciel est tout gris ; pourtant, dans les branches poussent des bourgeons, couleur de noisette.

L'arbre que j'aime, écrit une fillette de 10 ans, dans une sombre cour passe sa triste vie. Son âge est bien difficile à dire, il a poussé si frêle et pourtant si joli. Quelques heures de soleil par jour pendant trois mois de l'année à peine, et là-haut un petit morceau de ciel. Toujours seul, en ermite, il passe ses jours de rêve. Au printemps et en été, nous faisons nos rondes autour de lui. Nous chantons, nous dansons jusqu'à ce qu'il pose à nos pieds son habit vert. Dans la ronde du printemps, il fleurit tendrement ; quelques jours de bonheur. Et ces jours-là sont des jours de fiançailles pour les murs gris et pour mon coeur. Bientôt le vert tendre prendra la couleur terne de la poussière et de la suie, et l'écho de nos chansons ira se perdre dans son feuillage noirci qui n'a jamais connu de fruits. Pauvre arbre que j'aime, seul, tellement seul ! (Cette fois, l'imagination se greffe nettement sur l'affectivité).

Une fillette écrit d'un seul jet des vers libres-sortes

de prose rythmée-pour exprimer, dit-elle, sa joie devant la nature :

L'obscurité envahit la campagne.

Seule, je marche dans la rue déserte.

Au ciel d'un bleu sombre

Les étoiles et la lune, leur compagne,
montent lentement, lentement.

Pas un nuage.

Les flaques servent de miroir à ce ciel si beau.

Un souffle léger passe

et fait trembler les feuilles rousses du noyer.

Dans la "Source" un garçon du même âge s'ouvre
à des impressions plus concrètes :

C'est une source bleue

au coin de la prairie.

Quand elle court dans l'herbe molle

elle prend au soleil des reflets de cristal.

Sans bruit elle bouillonne

et sans cesse elle court sur le cresson

dont son lit est couvert.

Deux autres enfants préfèrent les vers plus ou
moins réguliers et les rimes.

Petit nuage bleu,

Couleur des cieux.

Petit nuage blanc,

Couleur du froment.

Tu nous jettes de l'eau,

Comme avec un seau !

Dans la grande maison

Habitaient trois pierrots

Aux pantalons trop longs

Et aux talons trop hauts.

Ils avaient pour amie

La jolie Colombine

Au teint couleur de mie.

Elle était mince et fine
Et ressemblait beaucoup
Aux amusants pierrots
Avec son très long cou
Et son regard si faux !

Enfin, un poème inédit "Potage basque" qu'écrivit à 12 ans Sabine Sicaud, lauréate des "Jeux Floraux" de Toulouse. (1).

"Le rouge du piment, celui de la tomate,
Luisent joyeusement contre le petit mur.
Le bel oignon de cuivre et le melon trop mûr
Joignent leur blondeur fauve à la gamme écarlate.
Des grains de malaga qui font songer aux dattes
Achèvent de confire au haut du petit mur.
Le cardonnette en fleurs mêle une ombre d'azur
Aux doigts fins de l'hysope offrant ses aromates,
Mais le crépi de chaux qui par morceaux éclate
Semble jusqu'à la nuit, le long du petit mur,
Réfléchir un soleil si blanc, tapant si dur,
Que les lézards ont dû fermer leurs yeux d'agate."

Images sensorielles ou affectives, précision des notations ou harmonie des rythmes, naïveté, humour ou malice, les tendances natives de nos enfants sont extrêmement variées. Laissons-les donc s'épanouir en toute liberté, selon la propre personnalité de chacun, et réjouissons-nous comme éducateurs ou comme artistes de les voir fleurir autour de nous, avec toute la poésie qui peut naître de l'âme enfantine.

JEAN DUPERTUIS.

(1) "Poèmes d'Enfants". Ed. Cahiers de France.

LE RETOUR DE LA FIANCÉE DE GIVRE

III

LOVISA

En rentrant chez lui, rue de la Sorbonne, le jeune Véliachev trouva un billet mauve pâle, signé “Marguerite B.” Il connaissait dans le temps une jeune fille de ce prénom. Mais que signifiait le B ? Le nom de famille de sa connaissance était Sabkov... En tout cas, cela ne pouvait être qu'elle. Le billet ne laissait aucun doute :

“Je suis à Paris depuis quelques jours. J'ai à ma disposition un bel atelier. Venez me voir. Je tiens votre adresse de votre soeur. Que de choses à se raconter ! Vous rappelez-vous Lovisa, la fille de l'amiral, etc.... ?”

D'un seul trait, Serge se souvint de tout ! Mais comment se faisait-il que jusqu'alors il l'avait si bien enfoui dans sa mémoire, qu'à moins qu'il n'eût reçu le billet mauve pâle, il n'y aurait pas plus pensé aujourd'hui qu'il ne l'avait fait pendant toutes ces années ? Mlle Marguerite Sabkov — *ici!* Tout juste de l'autre côté du Luxembourg!.... Pour sûr il irait, il courrait la voir et sans tarder. Où est la montre ? Neuf heures et demie... Un peu trop tôt, mais pas pour elle ! Pour les artistes, ni jours, ni heures fixes !

S'étant vite changé, il sortit. Le billet indiquait que l'atelier se trouvait à Montjarnasse.

—Marguerite *B*, s'exclama Serge tout à coup : comment n'y avoir pas pensé ? Son père s'appelle *Basile*. C'est ça ! Et, tout de même, c'est drôle cette initiale du père. Cela ne se fait pas dans une signature...

Il se le disait tout en traversant le Jardin. Mais les souvenirs de Lovisa eurent tôt fait de s'emparer de lui. Il ne pensait plus au mystère de la lettre *B*.

C'était en Finlande, où Véliachev-père avait amené la famille pour y passer l'été, que Serge fit la connaissance des Sabkov. Ils étaient au nombre de trois, mère, fils et fille.

La mère était du type moscovite. Elle s'intéressait à l'instruction des masses. Cela lui prenait tout son temps, sans qu'elle en tirât le moindre profit matériel. D'ailleurs elle n'en avait pas le soin. Elle vivait dans l'aisance, grâce au commerce en gros de son mari. Ses loisirs, elle les consacrait à la lecture de romans français, auxquels elle demandait des "idées". De ce fait, les oeuvres purement sentimentales étaient exclues. Elle tenait pour son maître l'auteur de "Sur la pierre blanche" et de la "Tentation". Bien qu'elle ne fût dépourvue de tout sens critique, elle avalait certaines choses sans jamais pouvoir les digérer. Elle n'était sûrement pas la seule à traiter de la sorte les innombrables théories d'hérésiarques, qui passent devant les yeux du lecteur à une vitesse caléidoscopique.

—Ma tête est trop petite pour contenir une encyclopédie de croyances, avouait-elle franchement; faisons crédit à Anatole France ! Etant auteur, il doit s'y connaître !

Toutefois, quand le maître abusait trop de son athéisme souriant, elle faisait un bout de chemin toute seule. Après une "Thaïs", elle ressentait le désir d'aller aux vêpres de samedi, non pas à la Cathédrale

du Saint-Sauveur, qui d'ordinaire l'attirait par ses dimensions et par son faste, mais dans son église paroissiale. Toute petite, toute intime, avec ses icônes enfumées, aux visages des saints et des saintes à peine visibles, elle vous donnait l'impression de la présence divine toute proche.

Le Saint Sauveur parlait à son esprit. Là elle méditait ses projets de réformes dans l'instruction du peuple. La petite église parlait à son cœur. Elle dissipait ses doutes, dont n'est exempt aucun croyant, qui ne se fie pas aveuglément aux préceptes rigides de son confesseur.

Le garçon ne rappelait sa mère que par sa taille. Sous tous les autres rapports, c'était M. Sabkov, né en Sibérie d'un père russe et d'une mère bouriate, de qui il tenait les traits mongols très prononcés : yeux bridés, pommettes saillantes, lèvres épaisses, cheveux drus, carrure trapue. Tout cela, il l'avait transmis à son fils Alexeiy, avec un peu moins de netteté il est vrai. Comme le père, le jeune Sabkov était lent penser et à agir. Mais une fois la résolution prise, à il l'exécutait obstinément.

Marguerite, la fille, ressemblait aussi au père, sauf qu'elle avait une figure mince et svelte. Les traits bouriates de la grand'mère sibérienne se faisaient valoir chez elle, non moins que chez son frère. Mais les yeux étaient autres, tantôt étroits, mi-clos, comme ceux du père, tantôt grands ouverts, comme chez sa mère. Toutefois, tandis que chez Mme Sabkov c'était un trait permanent, chez sa fille les yeux ne s'ouvraient que sous l'effet d'une émotion et en proportion avec elle. Il faut dire, qu'étant artiste-peintre, cela lui arrivait assez souvent. Il y avait également une retouche en ce qui concerne les pommettes, beaucoup moins saillantes que chez son frère, Aliocha, ses lèvres charnues, mais pas excessivement, et surtout ses che-

veux, chez elle blonds et soyeux, retombant en boucles naturellement ondulées, sur les épaules. En cela, elle était l'opposé de son père et ne rappelait que de loin sa mère. C'était un trait propre à elle seule, un trait dont elle était bien consciente et ne manquait pas d'être fière.

Fière elle l'était encore sous d'autres rapports. Comme nous l'avons dit, elle était peintre. Au moment où Serge avait fait sa connaissance à Lovisa, Marguerite faisait son apprentissage. Les vacances étant la saison la plus propice pour les études d'après nature, les Sabkov avaient emmené avec eux de Moscou un maître de dessin.

On prenait le cotre "Aulu" et on se rendait dans l'une des innombrables îles, en bordure de la côte finlandaise. La jeune fille s'asseyait sur un pliant, ouvrait la boîte à couleurs et s'absorbait dans son travail. Chez elle ce n'était pas du snobisme. La peinture la passionnait et, une fois les pinceaux en mains, elle oubliait tout le reste.

Assis sur une pierre, à quelques pas d'elle, Serge la regardait faire.

LA DEIFICATION

Cela n'a pas pris à Serge beaucoup de temps pour en faire un être sacré. Marguerite devint pour lui une intouchable, à qui on ne pouvait demander rien d'autre que de se laisser adorer.

La déification de Mlle Sabkov, bien qu'il n'y eût en elle rien de particulièrement divin, avait sans doute sa raison d'être. Il en fallait chercher la cause, comme toujours dans des cas pareils, en lui, plutôt qu'en elle. Serge connaissait Marguerite à peine et ce qu'elle avait en commun avec une "fille solaire" se réduisait à des cheveux blonds et à la grâce d'une Mourasaki, dont les

amours avec le prince Gendj étaient l'un des livres préférés de Serge.

Le milieu finlandais, où le jeune Véliachev la voyait tous les jours, se prêtait admirablement à ce jeu sublime. C'était la saison où les pins, couvrant les îles et les îlots, lançaient vers le ciel d'innombrables pousses, tels des cierges de cire. Les pierres, disposées en cirques par les glaciers, depuis longtemps disparus, avaient l'air de sanctuaires druidiques. Au milieu de ces pierres granitiques, à contours arrondis, couverts de lichens, faisant penser à des nappes de dentelles et de guipures, de ces pins—candélabres, la jeune fille aux traits exotiques semblait être une déesse des temps révolus, une Aino, devenue nymphe, après qu'elle se fût laissée choir dans le lac.

Dans l'espace de quelques jours, sinon d'heures, Serge éleva Marguerite à une telle hauteur et lui fit de sa blonde chevelure un tel nimbe, qu'aucune familiarité entre eux ne pouvait avoir lieu. D'ailleurs la jeune fille n'en recherchait guère. Elle était portée à surestimer sa personne, ses talents et se croyait supérieure à bien des peintres. Son dessin était encore hésitant et enfantin. Elle parait à ce défaut en dénigrant la technique académique, qui demandait un travail assidu. C'était l'époque des "décadents", pour lesquels ce qui comptait chez le peintre, c'était uniquement le sentiment. La couleur ? Encore celle-ci chez Marguerite était plutôt le produit du caprice que le résultat de l'étude attentive de la nature.

Avec son minois quelque peu japonais, elle se laissait guider moins par son maître de dessin, "importé de Moscou" et par l'étude de la nature finlandaise, que par des Hokusai et des Hirochigé. Et encore d'eux elle ne retenait que le maniérisme, oubliant que derrière celui-ci se cachaient, comme dans tout art sérieux, de longues méditations face à face avec la nature.

Ainsi, malgré tout son attachement à l'art, Marguerite se créait des obstacles à devenir un vrai peintre. Bien que réellement douée, elle resta durant toute sa vie une dilettante. Ses tableaux furent maintes fois exposés. Ils ne manquaient pas de critiques flatteuses, mais n'étaient jamais pris au grand sérieux.

Comme toute déesse attitrée, Marguerite devait avoir à côté d'elle un panthéon. Il y en avait un en effet. Lovisa ne manquait pas de jeunes beautés. En commençant par en-bas, c'était un essaim de jolies "fröken" de Helsingfors, qui servaient les repas au Casino et rendaient volontiers d'autres services à ceux qui les leur demandaient. Sur un plan social plus élevé, on trouvait des dames et des demoiselles, russes, finnoises et suédoises, en villégiature.

Sur le sommet de cette pyramide fleurie se tenait, dans toute la fraîcheur de ses dix-huit ans, la "fille de l'Amirale".

C'était une demoiselle sans grandes prétentions. Elle n'avait d'autre ambition que de se marier avec un lieutenant de vaisseau qui en temps dû deviendrait comme son père amiral. La mère de la jeune beauté s'était donné pour tâche de diriger la marine de la Baltique. Ce que cela signifiait, avait été démontré quelques années plus tard par le désastre de la Tsouchima. L'"Amirale" était d'une stupidité et d'une platitude sans bornes. Elle suppléait au manque d'intelligence par une allure autoritaire, qui n'admettait pas de contradiction. En réglant les destinées des unités ancrées à Cronstadt, elle n'avait d'autres arguments que "l'Amiral a dit", sans que son mari eût la moindre connaissance de l'affaire.

S.E. Madame l'Amirale était très fière de sa fille et ne tarissait pas en louanges à sa beauté. Sous ce rapport, elle allait si loin que lors d'un fort refroidissement que Ketty avait eu à Lovisa et qui l'avait retenue

au lit pendant plusieurs jours, elle en avait fait les honneurs à ses amies d'estivage (et celles-ci étaient légion !)

Pendant que la demoiselle délirait, se croyant sous la menace des canons, pointés sur elle par les jeunes marins de sa connaissance, sa mère introduisait auprès d'elle une dame après une autre, ouvrait les rideaux pour mieux voir et, écartant les cheveux du front enfiévré de sa fille, les disposant à son avantage, elle disait :

—Regardez, ma chère ! N'est-ce pas qu'elle est belle ? La fièvre lui va bien ! Quand elle a de la température, elle s'épanouit, littéralement, s'épanouit ! C'est pourquoi je ne murmure pas contre Dieu quand elle s'alite... Certainement, s'avisait-elle d'ajouter : quand ce n'est pas grave.

L'Amirale fut aux anges à la fête des baigneuses de l'établissement local dont sa fille fut élue reine. L'autre heureux était Serge. Comme tout païen, il abritait dans son cœur auprès de sa déesse attitrée des divinités de moindre importance. Ketty, dont la beauté éclatait cette fois-ci non pas sous l'effet d'une fièvre bénigne, mais grâce à l'émotion joyeuse, à son pittoresque costume et à sa coiffe "royale", recevait ses hommages empressés pendant toute la journée du sacre, sur une estrade, érigée en face du Casino. Il la suivait comme une ombre et le soir pendant le bal, lui, qui ne dansait pas, lui procurait, de sa propre initiative et sans qu'elle le sût, une file ininterrompue de danseurs. Manière, n'est ce pas, assez étrange de tenir une femme dans ses bras !

Donc elle aussi restait pour lui une "adorée de loin" et une "aimée par procuration". Etrange que cette nature humaine ! Comment ne pas se souvenir encore une fois de J.J. Rousseau ? Il était au comble de la volupté quand sa bien-aimée Sophie lui racontait en détail son commerce passionné avec son ami ! Si

celui-ci n'avait pas existé, nous pouvons être sûrs que J.J. l'aurait procuré de ses propres deniers. Ce que faisait Serge, était bien du "genre Rousseau".

Mais Ketty, les serveuses de Helsingfors et le reste n'étaient que de la "messe basse". L'office solennel, avec orgue et encens, était célébré, un jour après l'autre, *ad gloriam* de la hautaine fille — peintre de Moscou.

Et voilà qu'après tant d'années de séparation, il allait revoir cette vierge, divine et froide.

UNE GOUTTE DE "RUBENS" DANS UNE COUPE DE "BOTTICELLI"

Tout à ses souvenirs, Serge se retrouva devant la porte de l'atelier.

L'ouvrir, se jeter sur lui, l'embrasser et l'effrayer, tant par son accueil inattendu que par son visage barbouillé de couleurs, — tout cela Marguerite le fit en un clin d'oeil.

Le Dragon s'élançant du caveau pour obtenir le baiser du chevalier de Rhodes horrifié, qui ne le lui avait pas accordé !

Cette phrase passa par la tête de Serge, tandis que ses lèvres restaient closes et que ses joues pâlissaient.

—Il paraît que je vous ai effrayé !

Elle jeta un coup d'oeil dans le miroir, accroché au mur près de la porte d'entrée et partit d'un éclat de rire.

—Rien d'étonnant, quand on vous colle aux lèvres une palette !

Elle s'enfuit au lavabo.

Resté seul, Serge eut tout le loisir d'examiner l'atelier.

Tout à ses souvenirs, il se retrouva devant la porte.

Une grande tête de reine ou de déesse égyptienne emplissait la vaste pièce de son sourire énigmatique. Mais ce n'est pas elle, non plus qu'aucun autre de ces objets exotiques, dont ne peut se passer aucune demeure d'artiste, qui avaient attiré l'attention du visiteur. C'étaient les dessins et les tableaux aux murs. Serge voulait se rendre compte des progrès réalisés par Marguerite depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois, aussi bien que des changements survenus en elle-même.

Quelques paysages finlandais, quelques autres de la propriété des Sabkov dans le département de Smolensk, de Moscou... Comme technique, c'était à peu près la même chose qu'alors, à Lovisa. Comme sentiment, comme mentalité, en un mot, comme Marguerite, il y avait quelque chose de nouveau. Serge n'arrivait pas à le définir, bien que décidément, ce ne fût pas fait pour lui plaire.

—Une goutte de "Rubens" dans une coupe de "Botticelli", finit - il par formuler : ça c'est du nouveau ! Et qu'est-ce que c'est que cela ? Quelque chose hors série qui ne se marie guère avec le reste. Impossible qu'elle eût fait en même temps que les délicates aquarelles de bouleaux aériens, cette peinture, lourde et épicée, ce quelque chose de... Mais, tiens, chair savoureuse, c'est du "Rubens" cent pour cent !... Aurait-elle fait peau neuve ?

Il n'eut pas le temps de se donner la réponse. Mlle Sabkov revenait. C'était, certes, la Marguerite de Lovisa, mais il y avait en elle ce quelque chose d'Hélène Fourment, mêlé à la Primavera, que Serge venait d'entrevoir dans ses peintures.

—Et alors, mon cher Serge : je vous ai donné une peur bleue sur le seuil de mon sanctuaire ?

Elle fit un geste circulaire, comme si elle l'invitait de se rendre compte que c'en était bien un.

—D'ailleurs, ce serait là une mort enviable pour un adorateur de votre trempe ! N'est-ce pas, Serge ?

Marguerite le disait avec un trait d'ironie et d'agression, que Serge ne s'expliquait pas.

—Son ton n'est pas naturel ! pensait-il, de plus en plus étonné : où veut-elle en venir ? Pourquoi évoque-t-elle cette "mort sur le seuil du sanctuaire" ? Lui échappe-t-il, malgré elle, un aveu ?

En effet, Marguerite, la nouvelle Marguerite, "mi-Rubens, mi-Botticelli", comme Serge s'obstinait à la définir dans sa pensée, ne semblait pas être tout à fait dans son assiette. Il lui manquait cet aplomb, que Serge lui connaissait autrefois. Des exclamations, des phrases... Elle parlait de tout et de rien, comme si elle craignait que son adorateur d'antan ne lui posât une question gênante, qu'elle aurait voulu retarder au possible.

—Se souvenait-il de Lovisa ?... Se souvenait-il comme un jour, voyant apparaître sur le quai la "fille de l'Amirale" — à propos, comment s'appelait-elle ? Ah oui, Ketty ! — eh bien, la voyant s'approcher, pendant qu'il se tenait dans une barque, qu'il croyait attachée et qui ne l'était pas, il fit un pas précipité vers la belle, comme tout romantique l'aurait fait à sa place, et tomba à plat dans l'eau... S'en souvenait-il ?

—Se souvenait-il des jolies fröken du Casino et comme une fois l'une d'elles — n'était-ce pas Hilda ou Louise ? — lui tendant gentiment une tasse de chocolat, lui, au lieu de la prendre, avait rougi jusqu'à la racine des cheveux et était sorti sur le coup de la salle à manger ?

—Se souvenait-il de ceci ?... Se souvenait-il de cela ?..

Marguerite s'efforçait de rappeler à sa mémoire un tas d'infidélités envers elle, sa déesse, toutes parfaitement oubliées, si jamais elles avaient eu lieu.

—Où veut-elle en venir ? se demandait-il toujours.

Lassé par toutes ses questions, il cessa d'écouter et revint à ses propres doutes, interrompus par sa venue.

—D'où provient tout ce changement ? Comment expliquer cette lourdeur et ce manque de tact ? Elle, la "Mourasaki", qui autrefois distinguait entre mille intonations, entre mille nuances de couleurs, comment pouvait-elle concevoir une composition de ce genre ?

Ses regards se portaient obstinement vers le tableau "cent pour cent Rubens".

Marguerite ne put ne pas le remarquer. Ses joues, à tour de rôle, pâlirent et s'empourprèrent, ceci et cela d'une manière à peine perceptible, mais Serge, qui la regardait en ce moment, le nota et la question muette, qui se lisait dans ses yeux, ne devint que plus intense.

—C'est que, dit-elle en évitant le regard inquisiteur de son visiteur : c'est que...

Mais, sans terminer la phrase, elle reprit son babillage, ses rappels au passé, au prétendu libertinage de Serge...

On frappa à la porte.

—Et bien, dit-elle avec empressement : voilà l'auteur de la toile, qui vous a si impressionné !

Elle fit un mouvement vers la porte, mais Serge la prévint.

—Comment ne l'ai-je pas deviné ? Que je suis bête ! Ce n'est pas d'elle. C'est un camarade qui lui en a fait présent.

Et, tout en laissant entrer le nouveau venu, il poussa un soupir de soulagement.

—Et oui, voilà le Rubens, en chair et en os ! Tout s'explique !

Mais aussitôt surgissait la question : — Est-ce que vraiment *tout* qui s'explique ? Et cette "goutte de "Rubens dans la coupe de Botticelli" ? Et cet intérêt hors de proportion, que je témoigne pour son tableau et maintenant pour sa personne, quelle en est la cause ?

LA TAUROMACHIE

Il dévisageait avec une ardente curiosité ce monsieur fortement bâti, habillé d'une blouse de velours noir et portait un noeud touffu de soie, également noir, qui tombait sur sa poitrine bombée. Le vêtement et la cravate lui donnaient déjà du volume. Mais, comme s'il tenait à accentuer davantage cette impression, il portait les cheveux naturellement frisés à la manière des Abyssins, telle une épaisse fourrure enroulée autour de la tête qui de ce fait semblait immense. Pour compléter l'ensemble, il y avait encore une barbe drue et un pince-nez, lui aussi d'écaïlle noire, muni d'un large ruban de la même couleur. Le tout faisait l'impression de quelque chose de très volumineux, touffu et... noir.

Il entra en se nommant :

—Bolchine ! Et vous, pour sûr, vous êtes ce cher Serge Véliachev dont Margot m'a tant parlé ?

Sans attendre la réponse, le nouveau venu jeta à la maîtresse de céans :

—Imagine-toi ce que je viens de lire dans le dernier journal arrivé de Moscou ! Tiens, il faut que je te le lise !

—Margot ? le tutoyement familial ? la manière d'entrer ? de se jeter dans le fauteuil ? Pas de bonjour !... Que signifie tout ça ? Enfin, peut-être, entre camarades...

Serge cessa de penser et prêta l'oreille à ce que lisait Bolchine. Le nom, qui venait d'être prononcé, lui était connu. Il s'agissait du meurtre d'un prêtre à Térioki, en territoire finlandais, non loin de la frontière russe. C'était un crime politique. Voilà quelle était la fin de ce jeune pope, qui s'était mêlé à l'agitation ouvrière !

Serge s'en souvenait très bien. C'était en Crimée, sur la plage du couvent de Saint Georges où les Véliachev passaient l'été. Serge et son père marchaient au pied de la haute falaise, surmontée du couvent. A un tournant, ils surprirent un paysan qui jetait des pierres dans un amas d'éboulis. On eut tout juste le temps de demander à l'homme pourquoi il le faisait, quand un serpent sortit de derrière une grosse pierre en sursautant et en roulant sur son corps en forme de cerceau. Comme un éclair il fondit sur eux.

—Jetons-nous dans la mer ! cria le père, mais l'avance du reptile était si prompte que les Véliachev, père et fils, n'auraient jamais eu le temps de le faire. Heureusement qu'au tout dernier moment, ayant fait un saut oblique en l'air presque devant leur visage, le serpent changea de direction et, toujours bondissant et roulant sur son corps, disparut dans une crevasse.

On pense bien que les promeneurs ne tardèrent pas à s'éloigner du point dangereux. En revenant sur leurs pas, ils virent deux hommes, couchés sur le sable auprès de l'eau, à peine agitée par la brise. L'un d'eux était connu du père. Il présenta son compagnon :

—Le Révérend Père Gapon !

Le jeune prêtre avait une bonne mine, portait avec aisance des soutanes de soie blanche et avait beaucoup de succès auprès des femmes. On le disait débauché et on passait de mains en mains des photographies intimes où on le voyait en compagnie d'une dame, habitant dans le voisinage. Pour être habillée, on ne pouvait dire qu'elle l'était. "Elle portait en guise de vêtements des pantouffles de satin rouge" Oui, des pantouffles et, à part cela, elle était tout de même plus habillée que la beauté de Chin P'ing Mei ! — il y avait le maillot naturel de ses longs cheveux, répandus sur son corps, sans cacher ses formes, il n'y a pas à dire, fort belles.

La vie dissipée n'empêcha pas le pope d'officier un dimanche dans l'église du couvent et, de nouveau, à en croire les dires, il le fit en se conformant strictement au règlement. Il ne se coucha pas de toute la nuit pour pouvoir lire les prières prescrites.

Serge ne le revit plus en Crimée. Mais le 9 janvier 1905, il se trouva sur les lieux de la démonstration pacifique, que le pope Gapon avait organisée et menée en personne vers le Palais d'Hiver. On sait à quoi elle aboutit. Les troupes firent feu sur les ouvriers, au moment où ils voulaient remettre au Tsar une pétition, et on tira ensuite partout où il y avait quelque rassemblement des manifestants dispersés. Serge manqua de près d'être abattu d'une balle sur un coin de la Perspective Nevskiy.

Gapon, qui marchait à la tête des ouvriers, s'était enfui après que son lieutenant eut été tué à ses côtés. Il parvint à passer la frontière et à se réfugier en Suède.

Malgré toutes les apparences, ses anciens camarades ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était un agent-provocateur. Ils réussirent, sans éveiller ses soupçons, à l'attirer dans une villa isolée et le pendre.

Bolchine était précisément en train de lire les détails de cet acte de justice révolutionnaire ou plutôt la découverte du corps, en état de décomposition si avancée que tout doute, quant à son identité, n'était pas exclu. Bolchine jouait précisément sur ce doute. Il se donnait des airs de mystificateur, voulant faire croire que c'était lui, Gapon, qui à un moment donné, faisait son apparition, à laquelle personne ne s'attendait.

—La porte s'ouvrit et... (pause accompagnée d'un regard promettant une sensation). C'était dans le genre de l'apparition du Masque de la Mort Rouge d'Edgar Poe, qui venait d'être traduite en russe et faisait fureur à Moscou.

—En voilà un farceur qui cherche à se rendre intéressant ! Il se pourrait bien qu'il fasse la cour à Marguerite !

Bolchine devenait de plus en plus antipathique à Serge et on voyait que l'autre avait les mêmes sentiments pour lui. Le "Rubens" ne le regardait point en face. Il lui circonscrivait la tête de son regard. Le mouvement des yeux, quand il le faisait, était curieux, d'un effet très drôle. C'était comme s'il cherchait à isoler la tête de votre corps, de vous-même, pour l'avoir en son pouvoir.

—Il doit se trouver quelque part par ici un sac rempli de têtes des gens haïs de lui ! se dit Serge en jetant un regard autour de lui, Mais pourquoi *ici* et non pas chez lui ?

Depuis quelques moments, Marguerite ne cessait d'observer le courant haineux, de plus en plus intense, entre les deux hommes, le regard droit et acéré comme un dard de Serge et celui de Bolchine circonscrivant sa tête. Elle connaissait bien ce mouvement circulaire des yeux ne présageant rien de bon. Comment prévenir ce qui était sur le point de se produire ?

Elle se décida. En interrompant le lecteur, elle dit :

—Savez-vous Serge, ce que fait Max avec les visiteurs que, pour telle ou telle raison ou parfois sans raison aucune, par caprice, il ne veut pas garder auprès de lui ? Il les jette dehors en les menaçant de ses cornes. Oui, de ses cornes ! Est-ce qu'il n'a pas le front d'un taureau sauvage ? Ses admiratrices prétendent même que c'est un Minotaure réincarné et qu'il mugit quand il veut témoigner son bon plaisir...

Elle rit d'un rire forcé.

—Oui, jeune homme, c'est ce que je fais, dit Bolchine, toujours sans le regarder dans les yeux : voulez-vous voir comment je m'y prends ? Vous verrez, c'est très amusant !

Serge se leva, sentant que le moment décisif était venu.

—Voilà, disait Bolchine, comment je m'y prends avec ceux que je veux éloigner de ma présence. Je veux dire, *d'ici*. Je manoeuvre de telle sorte que le quidam se trouve entre moi et la porte de sortie. Comme ça !

Il fit quelques lourds entrechats, tel un savant ours de foire.

—Puis je le fixe de mes yeux...

Serge vit pour la première fois ses yeux donnant sur le vert, qui, au moment même où il rencontrait leur regard haineux, devinrent jaune foncé, comme de l'ambre rejeté par une mer orageuse, et immobiles comme ceux d'un magnétiseur ou plutôt, d'un taureau. Ils le fixaient et pesaient sur lui d'un poids de plus en plus lourd.

Sous la pression de ces yeux immobiles, Serge se mit lentement à reculer...

Il vous arrive parfois de revivre dans un instant une longue histoire. C'est ainsi que Serge, tandis qu'il reculait sous la pression de ces yeux bovins et de ce corps massif en blouse de velour noir, revit dans ses moindres détails une nuit passée dans la propriété des Sabkov.

Tout le monde était allé se promener assez loin de la maison. On trouva une haute meule de foin et, couché sur son sommet, on se raconta des histoires, on plaisanta, on rit. On finit par s'apercevoir qu'il faisait tard et qu'il était temps d'aller se coucher. Serge, qui avait boudé toute la soirée, déclara qu'il passerait la nuit sur la meule. On tâcha de l'en dissuader, mais, voyant que c'était peine perdue, on l'abandonna à sa fantaisie.

Oh, quelle nuit que c'était, quelle nuit ! D'heure en heure — Serge ne ferma les yeux un seul instant — il entendait le glas du beffroi voisin qui, comme il le savait, voisinait avec un cimetière. Les sons mornes de la cloche faisaient revivre dans sa mémoire les histoires de revenants.

Et avec cela, le froid et l'humidité augmentant d'heure en heure, l'obligeaient de se fourrer dans l'intérieur de la meule. Mais de là, des profondeurs du foin, montaient vers lui, de plus en plus proches, les cris aigus et perçants des souris et des rats des champs. Il craignait s'il s'endormait de ne pas retrouver à son reveil, comme cet autre veilleur d'Apulée, ses oreilles et son nez. Et alors, en vitesse, il remontait à la surface.

Mais de nouveau, poussé par le froid et l'humidité, sinon par les spectres des morts, qui rodaient autour de lui, il replongeait. Et ces plongées et ces sorties s'étaient succédés pendant toute la nuit, une nuit d'été, heureusement, donc pas très longue.

Et quand Eos avec ses doigts pourprés... Serge, en brave garçon qu'il l'était, pleurnichant beaucoup moins qu'un Ulysse, eut assez de bonne humeur à l'expiration de cette nuit lamentable pour se le dire et même en souriant. Il est vrai que son allure héroïque ne dura pas longtemps. Les vêtements humides, frissonnant sous la brise matinale, une pauvre petite figure se dirigeait vers la maison, située à une bonne distance de la meule.

Serge chevauchait à travers un pré quand le soleil apparut et que ses rayons rasant le sol, allumèrent d'un seul trait les miriades de gouttes de rosée, suspendues aux herbes et aux fleurs, fraîches et belles sous leur féerique parure. Ce tableau lui fit oublier les misères de la nuit passée et son état déprimé de tout à l'heure. Il se dit que ce qu'il voyait valait bien le prix. Mais son transport ne dura pas longtemps.

Serge longeaît une haute et épaisse haie quand une tête de taureau apparut devant lui de derrière le coin. Le puissant ruminant semblait aussi étonné que lui et s'arrêta net. Il dévisageait Serge, ses grands yeux immobiles posés lourdement sur sa figure.

—Et maintenant, et maintenant, se disait le malheureux : il baissera ses cornes et se jettera sur moi !

En effet, le taureau baissa la tête et... poursuivit tranquillement son chemin.

Serge n'a pas eu le temps de reprendre le souffle. Par derrière apparaissait la tête d'une vache, d'une autre, de tout le troupeau, et chacune d'elles faisait juste ce que venait de faire le taureau. Elle s'arrêtait, dévisageait Serge un bon moment et passait. Tandis que lui, voyant une autre le prendre en observation, se demandait :

—Si le taureau est parfois raisonnable, les vaches le sont-elles toujours ?

Les choses s'étaient passées de la sorte entre Serge et les bovidés dans les champs, mais ici, dans l'atelier de Marguerite, c'était tout autrement. Le Taureau, cornes baissées, fonçait sur lui. Il le faisait au ralenti, mais, tout de même, il fonçait.

Marguerite inquiète crut devoir intervenir.

—Je crois que Serge a bien saisi ta tactique et qu'il est temps de cesser ton petit jeu ! jeta-t-elle à Max.

Sa phrase resta sans effet. Serge reculait devant cette masse noire ébouriffée et Bolchine avançait, le pressant de près, tout en commentant :

—Maintenant j'ouvre la porte...

Il passa derrière Serge et fit ce qu'il disait.

...Je reviens à mon poste d'attaque. Je baisse de nouveau la tête. Devant la menace de mon front, que je tourne d'un côté et de l'autre, le quidam, ne se doutant de rien, recule. Tout comme vous, jeune homme, tout comme vous ! Et quand je le vois dehors...

Bolchine tendit la main vers la porte, mais Serge était sur ses gardes. Il fit de la main un geste brusque de bas en haut, comme s'il voulait donner à son adversaire un violent coup à la mâchoire. Bolchine instinctivement leva la tête.

—Vous oubliez, mon cher monsieur, lui dit Vélichév, que tous les “quidam” ne sont pas pétris de la même pâte. Il pourrait s'en trouver un parmi eux, au moins un, qui soit aussi malin que vous et qui ait son petit truc à lui. La politesse oblige qu'après cette aimable démonstration de votre tactique bovine je vous montre la mienne. Vous verrez qu'elle aussi ne manque pas d'être “amusante” !

Serge fit un saut en arrière, un saut en avant et, baissant la tête, il en donna un coup au ventre velouté de Bolchine. C'était comme s'il enfonçait un pilon dans une cuve remplie de pâte. De tout le poids de son corps massif, doublé de ses beaux atours noirs, Bolchine tomba lourdement sur le dos.

Serge commenta comme si de rien n'était.

—Mon petit truc s'appelle “tactique de bouc”. Nous nous en servions parfois au lycée... Elle me sied fort bien en ma qualité de victime tragique, sacrifiée “sur le seuil du sanctuaire” ! Et si vous me permettez encore un mot, ce n'est pas vous, c'est *moi*, l’“intrus”, qui vais refermer la porte sur l'indésirable... hôte !

Puis, en se tournant vers Marguerite :

—Toutes mes excuses, *madame Bolchine* !

Et fermant sur lui la porte sans se presser, il partit.

A PROPOS DU “COMBAT DES RENNES”

Serge lisait un billet mauve pâle qu'il venait de recevoir :

C'est tout de ma faute ! Je devais vous prévenir... Mais, est-ce par manque de courage, est-ce à cause de

la grande sympathie que j'ai pour vous, mon petit Serge, j'hésitais, j'hésitais à confirmer *ce que vous aviez deviné vous-même*, dès le moment où vous étiez entré dans le studio...

—Du moins sous ce rapport elle n'a pas changé ! murmura Serge : comme autrefois, rien ne lui échappe !

J'ai vu comment vous vous débattiez dans les ténèbres que chaque moment la lumière, pour vous si cruelle, menaçait de percer, comment vous ne vouliez pas prononcer le mot qui déjà faisait saigner votre cœur. Ah, mon Serge, je ne pensais jamais que vous éprouviez pour moi un sentiment *de ce genre...* Je supposais que vous aviez fait de moi une idole. Vous vous êtes comporté autrefois de telle façon que je ne pouvais pas penser autrement. Et encore, toutes ces années passées, sans que vous donniez signe de vie ! Et puis, bah ! Se montrer à tel point jaloux, comme vous l'étiez aujourd'hui ? C'était pour moi une telle surprise dont je ne reviens pas encore !

—Ah non ! ah non ! Serge s'agitait en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, comme alors à Lovisa devant la jolie "froken". Qu'insinue-t-elle ? Que je l'aime, moi, qui l'avais élevée à une telle hauteur, placée sur un tel piédestal ?

Mais, comme alors pendant leur entretien dans l'atelier de Montparnasse, Marguerite évitait de lui annoncer la pénible nouvelle, maintenant elle s'acharnait à lui ouvrir les yeux.

Qui jalouse une déesse et qui en veut à d'autres de l'adorer ? L'hommage de la foule ne fait que renforcer le sentiment de piété... Mais vous... Et puis la manière dont tout s'est déroulé ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Vous, "mâle", à ce point ? Le savez-vous, vous-même ? J'en doute ! Et tout de même, cette tauromachie, ou ne serait-ce pas plutôt, ce magni-

fique *combat de rennes*, a dû vous ouvrir les yeux, comme il me les a ouverts à moi...

—Ah, nous voilà fixé ! se dit ironiquement Serge, sans être pour cela moins confus : il s'agit du combat classique des rennes en présence de la biche, destinée au plus fort. Seulement voilà, moi, j'ai fui ! M'entends-tu, Marguerite, *j'ai fui* ! Donc, tout ce que tu dis, est faux ! Jamais je ne t'aimais d'un amour vulgaire. Tu m'étais sacrée, entends-tu, sacrée !... Quel toupet ! Combat de rennes devant la biche ! Ah non !

Mais toujours elle insistait. Était-ce une déclaration d'amour, un appel de la biche, se sachant appartenir au plus fort ? Serait-elle ce qui ressort de sa lettre, une "*femelle à ce point*" ?

Il poursuivait la lecture, désirant malgré lui d'entendre cette captivante chanson de la passion éternelle, malgré lui et malgré ce qu'il voulait imposer de sublime à la femme de son choix. Mais c'était un brusque revirement. Vers la fin, la lettre devenait mystérieuse :

—Oui, je devais vous prévenir, et je l'aurais fait si si jamais j'avais pu vous expliquer les choses que moi-même je ne connais que superficiellement... *Il existe d'étranges liaisons* (souligné), scellées par le sort *depuis des milliers d'années* et qu'il n'est pas en notre pouvoir de défaire... Mais il y a quelqu'un qui m'aidera à comprendre... quelqu'un... *un grand initié* (souligné deux fois).

—Un grand initié ! répéta Serge étonné : je croyais cette espèce humaine, qui florissait jadis en Chaldée et en Egypte, définitivement éteinte avec les derniers chevaliers de la Rose-Croix et, *last but not the least*, avec l'invention de la machine à vapeur ! A moins qu'elle ne soit du nombre des descendants de Hiram, bâtisseur du Temple ?... Mais voyons ce qu'elle dit encore là-dessus !

Son attente fut de nouveau déçue. Marguerite revenait sur le "combat des rennes".

—Ah, que vous étiez magnifique, mon petit Serge ! Et que votre adversaire était pitoyable, lui, l'arrogant, le Minotaure mugissant, prosterné, comme il l'était, sur le dos et m'appelant au secours. Je le réconfortai de mon mieux. Il ressentait, paraît-il, des maux terribles à l'abdomen. Et, tout en posant des cataplasmes, je ne pouvais pas m'abstenir de rire. Je riais, je riais à n'en pas finir. Tant tout cela était drôle !

Etrange lettre de jeune mariée ! songeait Serge : elle me flatte. Elle me fait des avances, elle, la fière, la pure !... Mais peut-on prendre au sérieux un seul mot de ce qu'elle me veut faire croire ?

—Tenons-nous aux faits. *Elle est à lui !* Elle n'est plus...

Comme alors dans les blés, comme alors au fond du parc, ce n'est pas l'adorateur, c'est l'amant qui fut frappé au coeur. Malgré toutes les évidences, il tenait obstinément à sa réédition de la "fiancée de givre *versus* fille des blés", qu'il avait faite au nom de la jeune artiste — peintre de Moscou.

Maintenant, terrassé par cette déchéance, par tout ce mensonge de femme, voulant à tout prix apaiser sa terrible désillusion, avec un gros sanglot il tomba sur son pauvre lit, sur son méchant lit d'étudiant, se sentant plus seul que jamais dans l'immensité de Paris.

(à suivre)

M. VLADÉMIR VIKENTIEV.

QUATRE IMAGES DU PAYS.

LA MAISON AUX CYPRES...

*Refuge du repos, des oiseaux et des fleurs...
Chant du ciel et du lac, des sens et des couleurs...
Long appel de l'espace au large des montagnes...
Rêve au souffle léger qu'un murmure accompagne...
Transparente douceur, allègement heureux,
Quand lentement le jour tourne sur la terrasse
Et fuit en se jouant, sans y laisser de trace,
Comme une barque bleue au fil du flot de moire
Passe et s'efface au loin dans l'azur vapoureux...*

*Oubli ! Solitude ! Bonheur !
Tendre abandon ! Songe ! Ferveur... !*

* * *

*Mais face au paysage où s'estompe le soir
Debout, lui faisant front,
Quatre cyprès muets, immobiles et noirs,
Au-dessous du cadran solaire sans mémoire,
Écoutent,
Goutte à goutte,*

—Ton coeur et le jet d'eau se font l'un l'autre écho!

*L'Amour et le Regret
Moduler leur secret...*

CREPUSCULE MONTAGNARD.

*Au sommet, le ciel clair découpe
Le long feston
bleu des sapins...*

*Dans la coupe
du vallon
Dort l'eau tranquille d'un étang...*

*Les toupins
du troupeau
Tintent dans l'air léger
où des oiseaux
aiguisent
Leurs doux ciseaux
de soie...*

*Le vieux berger et le chalet qui ploie
Fument tous deux leur pipe grise...*

*Puis tout se tait, plus rien ne bruit,
Plus rien ne luit,
Et c'est la nuit...*

SAN GIORGIO D'ASCONA...

I.

*Les nuages de l'aube épaulent le ciel bas.
Le lac en contre-bas
Ondoie
Et lentement déploie
Son doux tissu de soie,*

*Toute proche,
Une cloche
Frémit, et de là-bas,
L'écho double et renvoie
Ses appels argentins.
San Giorgio au matin...*

II.

Midi.

*L'eau étincelle et la lumière y danse.
La sève et le soleil unissent leurs ardeurs
En un hymne vibrant d'ailes, d'azur, d'odeurs.
L'espace est une coupe offerte au ciel immense.
Et surplombant l'abîme aux reflets blancs et bleus,
De sa lance de feu
San Giorgio chasse au loin l'orage insidieux.*

III.

Le soir tombe.

*Au sommet d'un des monts, un rayon
Allume un cri de joie
qui rougeoie
Puis s'éteint...*

*La rumeur de la vie
N'est plus qu'un bruit lointain...
Trêve
Du rêve...*

*Accalmie... Harmonie...
Et l'âme à l'âme unie
Doucement s'associe
A la lente oraison
Montant des frondaisons,
Tandis que San Giorgio, sur sa colline sombre,
Emerge, nimbé d'or, des décombres de l'ombre.*

LA FETE A L'ALPAGE

*Sur des tonneaux, des planches blanches !
Aux quatre coins, quatre sapins
Ornés de fleurs de papier peint.*

*Un grand drapeau
Flotte au plus haut...*

*Et sur le pont de danse, on danse
on danse, on danse, on se balance
on danse, on s'élançe en cadence
et l'tour fini, on recommence...*

*“—Et allons-y
Et elle ! et moi ! et vous aussi !
Et comm'cela et comm'ceci !—”*

*Devant leurs trois décis
Les vieux se sont assis...
Les garçons ont tombé la veste
et les filles en gros jupons
N'en sont pas moins souples
et prestes*

*Et tourne, tourne, tournent les couples !
“Allons-y tous ! Faut tourner rond !
Et v'lan, d'un coup sec du talon
Scandons le rythme et les flonflons !” —*

*Paré de ses plus beaux atours
Tout le village est à l'entour,
Et dès midi jusqu'à la nuit,
Accordéons et clarinettes,
Contrebasse et gai piston,*

—Ça sonne clair, ça sonne net !—

*Vont sans arrêt moudre à grand bruit
Valses, polkas et mazurkas !*

*“—Tous sur le pont ! Vas-y piston !”
—Tournez en rond joyeux lurons !—
“Allons ! ton bras ! Hop ! on y va!
Et n’y a plus qu’à
marquer le pas !”*

LA SOURCE, A L'OREE...

*Ecoute la source qui chante,
tout bas,
d'une voix si grêle et si douce,
là-bas,
sous la mousse...*

*On ne la voit pas,
on la devine,
cette eau vive
qui, furtive,
chemine
parmi l'herbe et les plantes.*

*On ne la voit pas
mais tout bas,
à peine murmurée,
entends la voix frêle
de la source
Chanter pour elle
à l'orée
de sa course...*

*Et cette antienne
qui sommeille
au fil de l'eau,
—Est-ce un écho,
voix incertaine ou chant d'oiseau ?
Ou plutôt
ne serait-ce, ô jeunesse ! ô jeunesse en allée,
ta peine ancienne
qui se réveille
inconsolée ?*

J. R. FIECHTER.

LE TEMPS DE SOUFFRIR

IX.

DANGER DES IDEOLOGIES

Il est tristement remarquable que ce soit aux périodes où les hommes souffrent le plus dans leur chair, souffrent le plus de la faim et de mille privations cruelles, que les idéologies entrent en jeu pour une lutte sans merci.

Nous sommes à une de ces périodes violentes et pitoyables. Il y a d'un côté les puissances repues à qui la guerre n'a apporté que des créances, de l'autre les puissances appauvries et exténuées, les puissances ravagées. Entre les millions des unes et la faillite des autres, pourquoi ne pas chercher — et trouver — un accord pour un relèvement sincère et pour un règlement pacifique et désintéressé ? On souhaiterait qu'en de telles heures cesse, au moins momentanément, le combat épuisant des idées, et que se manifeste une véritable solidarité qui refoule à l'arrière-plan les considérations vaines d'idéologie.

Hélas ! nous en sommes loin, et la politique, plus que jamais, a pris le dessus. Si, par hasard, un continent devient pacifique, l'autre devient aussitôt belligérant. Le pacifisme des peuples est considéré comme un signe de faiblesse, et celle-ci gonfle soudain les appétits des Etats pourvus de tous les biens maté-

riels. Mais parce que nous sommes au vingtième siècle et que le vocabulaire politique s'est enrichi de nombreuses formules sociales, la duperie des mots aveugle l'innocence des malheureux. Ils espèrent encore quand il n'y a plus rien à espérer et qu'il ne reste de choix qu'entre la résignation humiliée ou la destruction.

Ceux qui pensent, ceux qui réfléchissent, ceux qui, — philosophes, moralistes, ou même politiciens — se penchent sur la misère humaine, ne peuvent que s'indigner. Et s'ils ont une préférence pour une idéologie ou une autre, pour un régime ou un régime différent, pour la suprématie du capital ou l'émancipation du prolétariat, ils constatent avec amertume la vanité, à l'heure actuelle, de ce qui constitue des jeux atroces.

Quelle inquiétude et quel trouble chez toutes les puissances, même chez celles qui, riches, font de leur richesses un emploi qui ne répond pas au but qu'il serait indispensable de lui assigner ! Loin de s'apaiser, le mécontentement gagne chaque jour du terrain et le malaise est général. Il n'est pas un peuple qui ne se plaigne ou qui, moins éprouvé ou même à l'abri du besoin, ne s'inquiète déjà de la contamination inévitable.

La terre est peuplée, par la faute de la misère et aussi des idéologies, d'êtres lamentablement dépouillés du trésor spirituel. Triste cortège des hommes dont la faim est devenue si terrible qu'elle ne laisse plus aucune place aux préoccupations qui font la dignité de l'être humain. Nous avons le sentiment d'avoir encore volé quelque chose à qui n'a plus rien. A moins d'inconscience totale, pouvons-nous distraire notre pensée de cette ignominie : un homme ou un peuple qui ont faim ?

Après une guerre qui eut les proportions d'une effroyable épopée écrite avec la chair et le sang des civils autant que des militaires, avec la chair et le sang des

enfants, des femmes et des vieillards, pouvons-nous soutenir que l'humanité ait marqué le pas dans le chemin de l'héroïsme fécond, ou qu'elle ait été soulagée, ou seulement délivrée ? L'Allemagne ne fut qu'une des données — et nous voyons que ce n'est plus la plus importante — à résoudre dans un bref délai. Le problème est beaucoup plus vaste, et ce n'est pas à chercher le seul statut des peuples qu'il faut s'employer, mais à trouver avant tout le statut de l'homme.

Les idéologies n'ont fait qu'ajouter à la confusion générale. Sans doute elles ne sont pas nées d'aujourd'hui, mais elles ont trouvé un aliment pour leur monstrueuse croissance. Que nous regardions à droite ou à gauche, nous ne voyons que théories extrêmes, colères violentes et haines actives. Cercle vicieux sans issue ! Comment en sortir ? Parmi les grandes nations qui assument toute la responsabilité d'organiser le présent et de préparer l'avenir, est-ce qu'à peu près toutes ne recherchent pas des gains matériels ? Et c'est toujours, sous une forme ou une autre, l'impérialisme et ses méfaits. Le monde ne peut se survivre que si l'URSS et les Etats-Unis sont d'accord pour régler, dans la sérénité et la compréhension exacte de leurs obligations respectives, les multiples problèmes à l'ordre du jour. De grâce, qu'on ne rende pas aux idéologies le service de les justifier. Comprendons que, malgré la facilité apparente des années qui ont précédé la guerre, le monde, sans peut-être le savoir, s'était engluë dans la trame invisible d'une tragédie parce qu'il vivait dans l'hérésie du déséquilibre social. Nous nous trouvons dans une période exaspérée, et l'action des tyrans pour qui le Mur d'Argent est toujours dieu ne peut plus avoir d'autre aboutissement que la révolution. Contre eux et contre ceux qui les soutiennent, les colères se coalisent. Déjà le levain de la révolte fermente dans la solitude farouche des coeurs.

Puissions-nous être protégés contre l'âpre combat des idéologies ! Le grave avertissement qui nous vient de la réaction actuelle de l'univers doit nous mettre en garde contre l'imprudence et la méchanceté s'appuyant sur des principes périmés et des lois réactionnaires. Les hommes s'agitent sur un volcan. Ceux qui le peuvent ne feront-ils rien pour arrêter le duel des idéologies ? Plus meurtriers, en un sens, que les combats de la guerre, les révolutions rendues fatales par la maladie ou l'égoïsme des dirigeants mondiaux ne feront qu'abaisser le niveau de la dignité humaine. Pour rallier le chemin de la vie civilisée, il n'est plus d'autre alternative que de créer entre les peuples une égalité réelle, une solidarité véritable et de sincères motifs d'amitié. Nous n'avons plus de choix qu'entre la réalité de la démocratie et son contraire. En paroles, le choix est déjà fait. Mais il y a loin du choix idéologique à l'acte réparateur, car il ne s'agit plus d'une forme déterminée de régime local, mais d'un régime universel conçu et établi sous le signe d'une morale universelle. Dans la Rome antique, déjà la République fut un fait démocratique. Or, nous avons vu Rome s'éloigner peu à peu de ce qui fit la grandeur de son œuvre humaine et nous avons vu, plus récemment, de récentes républiques renoncer à leurs principes et, par delà les textes — parfois entre eux — retourner, en l'aggravant, à l'erreur mortelle des régimes absolus. C'est ainsi qu'on a, sous le manteau d'une fausse démocratie, cherché à *réaliser des choses bonnes par de mauvais chemins*.

Ce n'est pas désespérer de l'humanité ou de ses conducteurs que de dénoncer le péril. Le trouble et la confusion dans lesquels nous vivons sont principalement entretenus par l'hypocrisie verbale et la fausse éloquence. Défendons-nous contre la tromperie permanente des esprits, car si les puissances qui ont mêlé

leur sang dans la lutte commune, se découvrant soudain des ambitions contradictoires, cherchent à faire une paix qui n'ait que l'apparence de la paix, les peuples seront justifiés de s'opposer par la force à des tendances qui ne peuvent qu'engendrer un plus grand désordre. En vérité les mots n'ont plus leur ancien pouvoir magique de nous duper longtemps. — 7 Juin 1946.

*
* *

LE MONDE EN FOLIE.

Lorsque nous nous montrons gravement inquiets du lendemain, ce n'est pas pour la vaine satisfaction de jouer les Cassandre ; et lorsque nous disons que le monde est en folie, ce n'est pas pour nous réjouir de la constatation que chaque jour marque une régression sur la veille, que le fantôme de la paix n'est pas plus rassurant que la réalité de la guerre, que les chefs sont aveuglés par les passions politiques, que les idéologies dévastent secrètement le coeur douloureux des peuples, bref que le monde souffre plus qu'hier, que la guerre et ses misères n'a rien appris à personne, que les vieilles théories, c'est-à-dire les erreurs sur lesquelles on a vécu pendant ce dernier demi-siècle, ont toujours cours et ajoutent l'impertinence et le cynisme à la bêtise, que, d'un mot, au lieu de fixer les yeux sur un sommet de délivrance, un espoir de relèvement, l'univers, en proie au désespoir, est hanté par le cauchemar de l'abîme.

Triste bilan d'une guerre acceptée par les peuples pour réaliser enfin un meilleur avenir ! Mais ces peuples sont en face d'une réalité plus décevante et dure que celle de la guerre. Misère d'aujourd'hui, misère d'hier, misère toujours, misère avilissante, misère sans fin.

Ils n'ont plus qu'à refaire quotidiennement le cours de leur sombre destin. Ils ne découvrent aucune porte de salut, ils ne sont éclairés par aucune lumière. L'humanité, devant l'obstination du malheur, prend de mauvaises habitudes. Il faut ruser, mentir, intriguer. Que faire parmi tant de laideurs et d'insensibilité ? Comment réagir devant la menace des destructions prochaines ? On ne bâtit rien qui puisse durer, on se contente du jeu criminel qui consiste à diviser les hommes. La conscience des peuples n'est plus qu'un mot et la probité de l'esprit a cessé son office traditionnel, et c'est pourquoi l'inhumain remplace l'humain. Pourrons-nous jamais nous affranchir des perspectives qui nous sont désormais réservées, de l'atroce perspective du néant total ?

Tout de même, dans un coin du cœur, dans un repli de l'esprit, une espérance s'obstine et ne désarme pas. Puisse-t-elle ne désarmer jamais ! Car si nous devons nous sauver, si le monde veut survivre au cataclysme, il faut d'abord faire table rase du passé récent, se débarrasser des mauvais bergers et que les peuples, conscients de leur force et plus lucides qu'on ne le croit, deviennent eux-mêmes les organisateurs de l'avenir, imposent leur loi et se délivrent des maîtres qui les écrasent du poids des idéologies meurtrières. Pour réussir là où les chefs ont essuyé de méprisables échecs, ils n'auront qu'à faire preuve, sur le plan de leurs nouvelles responsabilités, de cette longue patience dont l'histoire a toujours été le témoin. Ils ne rêvent ni de puissance, ni de fausse grandeur, mais de vivre seulement, de vivre dans la dignité, la modestie et la reconnaissance du mérite, de vivre enfin... Qu'il y ait, par ailleurs, des riches, cela ne les indisposera pas, tant que ces riches comprendront que leur richesse n'est qu'un prêt et qu'ils doivent en faire un usage social, non un prétexte à un luxe injurieux ou à une débauche

camouflée et, encore moins, à un moyen de domination dégradante.

Avant la guerre, on déplorait déjà l'action immorale des riches ; maintenant une plainte s'élève unanime contre la richesse des nations. Plaintes justifiées des uns, mendicité éplorée des autres. Entre la fierté légitime et l'humilité lâche, le choix n'est pas difficile. Honneur aux résistants de l'esprit ! La gloire de l'homme est dans son attachement aux idées, à l'action spirituelle, au souci de la morale. Entendons-nous : il ne peut s'agir de la morale courante et fade qui remplit les pages des horribles manuels. Cette morale anémique, prisée par les vieilles filles et les Tartuffe, nous conduirait bientôt à l'immobilité. Nous voulons parler de cette nouvelle morale qui place la conscience universelle au-dessus de celle de l'individu et s'emploie à créer une double solidarité entre les peuples et entre les hommes, de cette morale dont le trait saillant est une sévère violence, un commandement imposé par la loi divine, naturellement, mais aussi, et plus directement, par la loi humaine.

L'humanité a plus que jamais besoin de chefs, et ce sont précisément les chefs qui manquent. Comment peut-elle confier son sort à des hommes dont la médiocrité est soulignée par l'action empirique et sournoise ? Comment peut-elle se fier à eux lorsqu'ils dirigent les uns contre les autres les armes de la plus basse polémique, lorsqu'ils se font les défenseurs passionnés, et souvent peu sincères, d'idéologies opposées, dont l'une au moins ne tient aucun compte de l'évolution de l'univers. ?

Le monde est en folie. Les échecs successifs des efforts intéressés des nations alliées et des nations associées pour donner à la guerre une conclusion répondant aux pressantes espérances des peuples, constituent pour ceux-ci un grave avertissement. Ils en ont assez

de la fausse monnaie de la politique et des politiciens. Trop longtemps dans tous les pays et à toutes les époques, les programmes ont joué à la façon des berceuses pour endormir les inquiétudes des masses, mais celles-ci n'en comprirent jamais le sens et n'en évaluèrent pas la portée. Ils ont attendu avec une méritoire patience une action qui traduisît en réalité féconde les fameux programmes et la promesse de bonheur toujours mensongère. Ils en ont assez. La souffrance et le désespoir ont réveillé l'esprit des hommes qui, après avoir murmuré leur mécontentement commencent à se livrer à des excès inévitables.

Le monde est en folie parce qu'il souffre au delà de sa capacité de souffrance. Il est en folie parce qu'il est en pleine désorganisation. Il est en folie parce qu'il a perdu son équilibre et que nulle part il ne trouve un solide point d'appui. Il est en folie parce qu'il ne croit plus en ses chefs et ne croit plus à l'efficacité de disciplines qui lui apportent un surcroît de souffrance. Il est en folie parce que déjà il n'apprécie plus exactement les différentes valeurs de la morale. Hélas ! le moment est trop grave et le risque trop grand pour que se continuent, alternées, la politique de marchandage et celle de la menace.

A l'esprit particulariste et nationaliste n'est-il pas temps que succède un esprit de communauté intime et impérieux et que se substitue, sous une forme ou une autre, la volonté de tous les peuples du monde qui, mieux peut-être que leurs dirigeants, comprennent que le salut de chacun dépend exclusivement du salut de tous ? Parler moins du destin de tel ou tel peuple et davantage du destin commun, c'est ce courage qu'il faut avoir, et alors seulement il y aura quelque chose de changé.

Mais que d'efforts restent à accomplir pour déposer le fardeau immonde des préjugés politiques, des

préjugés de classe et, surtout, des préjugés de cette bourgeoisie aveugle qui veut, coûte que coûte, que se profile sur l'écran de l'avenir un monde fait à l'image d'hier, un monde où, plus que les riches, elle espère former encore la majorité des privilégiés et des repus.
— 23 juin 1946.

*
* *

CAMOUFLAGES DE JUSTICE.

“Nous vivons à une époque où il est difficile de ne pas pécher contre la justice”, écrit François Mauriac. Je pense que l'écrivain catholique fait allusion aux péchés des nations plus qu'au péché des individus. Ceci a été écrit aux premiers jours de la guerre. Plus tard, il expliquait sa pensée : “Ce n'est pas une des moindres épreuves de la guerre que ces louanges qu'il faut que les grandes nations se donnent à elles-mêmes devant un parterre de neutres indifférents à tout ce qui n'est pas leur propre terreur...”

La situation du monde a bien empiré. L'après-guerre se révèle, bien que d'une autre manière, plus violent que la guerre. Il n'y a plus, nulle part, d'adhésion à un idéal commun à tous. A la haine de toutes les nations a succédé la haine de chaque nation contre toutes les autres nations. Hélas ! il n'y a plus de solidarité que dans la défense matérielle des intérêts de domination. Est-ce que vraiment les Etats-Unis agissent par amitié désintéressée vis-à-vis de l'Angleterre ? Le dollar n'est-il pas devenu un argument de politique discriminatoire ? L'inévitable réaction russe ne constitue-t-elle pas, elle aussi, un danger pour la morale internationale ? Qu'avons-nous besoin d'un camouflage de justice qui est à l'origine de toutes

les injustices ? Nous sommes loin de "l'exercice de la justice et de l'usage de la raison", comme disait Anatole France. Le profil de l'ONU, le profil avantageux qu'on nous montre, cache la vérité de son visage. Si nous pouvions le voir dans sa réalité, nous connaîtrions du coup les pires terreurs et les désespoirs les plus justifiés. — 17 juillet 1946.

*
* *

LA PAIX S'ELOIGNE...

En reprenant mes notes après plusieurs mois de maladie, je songe que la tristesse, tissant déjà la trame des jours qui ont suivi la victoire, s'est encore alourdie de tous les échecs subis par les organisateurs de la paix impossible. Impossible, parce qu'on ne la recherche pas en soi, parce qu'on ne la considère pas en soi. Impossible, parce que la paix n'est, aux yeux de ceux qui prétendent l'imposer, qu'une suspension d'hostilités militaires et parce qu'à l'abri d'un paravent fragile, chacun a le désir agressif de faire passer ses intérêts avant ceux de tous les autres. Une paix dans ces conditions est le plus poignant des leurres. Les peuples formés des hommes qui se battent, les soldats qui se font tuer, les millions d'hommes dont le sacrifice est la sanglante rançon des intérêts douteux du plus petit nombre, sont les premières victimes d'une politique qui n'a fait que changer de façade.

Sans doute pendant la guerre, jusqu'au plus fort du désespoir, on espérait qu'un jour la paix serait signée et qu'avec elle viendrait un temps d'apaisement et de relatif bonheur. Mais nous pensions alors que le plus grand problème de la paix était avant tout moral, tout en tenant compte que le droit moral à l'existence est inutile si l'on néglige les conditions matérielles de

l'existence — et cela est aussi vrai pour l'individu que pour les nations. Nous savions que la paix serait une oeuvre difficile, mais nous ne croyions pas qu'elle serait impossible. Tous les hommes sont — et seront toujours — anxieusement désireux que toute paix ait la vertu d'un baume sur les blessures de l'humanité. Mais la paix telle que les hommes, et même les meilleurs, la concevaient, la désiraient, l'appelaient, cette paix admirable pouvait-elle être autre chose qu'un songe ? Hélas ! les plus clairvoyants savaient qu'elle ne pourrait jamais être une réalité durable.

En somme — si nous laissons de côté l'exaltation des temps héroïques et les formules de fausse espérance — nous nous contenterions d'une paix suffisante s'accordant avec la logique d'un monde sans cesse changeant, d'une paix seulement normale, d'une paix surtout honnête, Mais rien n'est venu de ce que nous attendions. Même les plus modestes des voeux ne sont exaucés et nous voici — et pour longtemps — en guerre sans guerre. Celle-ci est toujours en puissance, et les hommes sont plus malheureux qu'ils n'ont jamais été.

Il faut le dire, ne craindre jamais de répéter — si on a l'honneur de tenir une plume — ce qui doit être dit. Il faut courageusement aborder les problèmes de cet affreux après-guerre, bousculer les idées conventionnelles sur lesquelles nous avons trop longtemps vécu, crever les préjugés criminels, bases d'une société qui a fait son temps, les préjugés qui pourrissaient et empoisonnaient les esprits. Il faut, avec des yeux neufs, considérer le monde nouveau ou du moins en voie de rénovation. Il faut enfin clôturer, par un débat sans équivoque, une période de civilisation qui n'en était plus une et envisager les conditions d'une autre civilisation qui aurait pour but premier, non de faire le plus grand nombre d'hommes heureux, mais de le faire moins malheureux.

On a établi avec peine, pour succéder à la Sociétés des Nations d'hier, une Organisation des Nations Unies. Existe-t-il entre les deux une différence réelle ? Celle d'hier avait certes des pouvoirs moins étendus, celle d'aujourd'hui, avec des pouvoirs plus considérables, est condamnée à commettre les mêmes erreurs, aggravées de responsabilités plus grandes. Le mensonge est identique, et si les organisateurs ne s'en aperçoivent pas, ou ne veulent pas s'en apercevoir, c'est qu'ils colorent les ambitions nationales d'un prisme effronté. Or nous espérons que l'humain dans son sens le plus absolu retiendrait l'attention de tous, mais nous voyons, hélas ! que le national dans son sens le plus étroit demeure la règle de conduite, moins des peuples que de ceux qui usurpent le droit de les diriger.

Dès les premiers jours de San-Francisco, j'ai pensé que la Charte, qui aurait dû être un pacte de sincérité et de bonne foi, portait en soi sa condamnation. La différence entre grandes et petites puissances, c'est-à-dire entre les droits des premières et les obligations des secondes, créait forcément un malentendu et ouvrait la voie à toutes les injustices. Non, il ne s'agissait plus de grandeur humaine, mais de grandeur nationale, et l'on se demandait si le monde se contenterait de mettre ses pas dans les pas d'hier et refuserait de prendre l'énergique résolution d'évoluer.

Pourquoi nous a-t-on fait des promesses trompeuses qui créaient des espérances sans objet ? Est-il de spectacle plus révoltant que celui de tous ces peuples souffrants, attendant en vain que la paix crée à la vie des nations une dignité commune à toutes ? Et ne sont-ils pas grandement excusables, ces peuples, de s'enfoncer dans la prison d'un patriotisme buté, dans l'obsession malade de leur souveraineté et de déclarer leur méfiance à l'égard d'une solidarité à sens unique ?

C'est parce que les peuples comprennent ou devinent les dessous de l'étrange politique de l'après-guerre qu'ils ont désormais des âmes de révoltés. Ils ont compris surtout que le principal souci des grands vainqueurs était moins d'imposer leur volonté au détestable vaincu que de s'opposer les uns aux autres dans un chassé-croisé d'exigences sans cesse accrues. Si l'univers est en suspens, l'avenir n'est indéchiffrable qu'aux yeux de ceux qui restent uniquement tournés vers le passé. Dans cette confusion volontaire, les pouvoirs organisés sont-ils les seuls responsables ? La lâcheté n'est-elle pas générale, qui crée une complicité universelle ? Dans le remous des passions soulevées, qui songe encore à refaire le monde à la mesure de l'homme ? Les dures leçons de la guerre sont à peu près perdues. Qu'ils apparaissent donc petits et coupables, les chefs dont la prudence calculée n'a d'autre dessein qu'une tromperie plus audacieuse ! *L'homme* peut se résigner, mais *les hommes* jamais, car la résignation collective est signe de décadence et de mort. Dans la conduite de la chose publique, le plus grand crime est de rougir de son cœur et de se livrer au jeu des improvisations éphémères. La seule tâche de ceux qui prétendent au titre de chefs est de s'améliorer pour améliorer les autres. Si le monde des illusions est double, un seul est bienfaisant auquel nous mènent les routes intérieures, et ce sont précisément ces routes dont on nous détourne. Ce n'est pas par d'emphatiques déclarations ou des paroles ornées d'une pompeuse éloquence qu'on parviendra à tromper toujours les hommes que les malheurs ont rendus plus clairvoyants. Quelle terrible responsabilité est celle des meneurs qui ne laissent de choix aux peuples qu'entre les lâches résignations et les révolutions imbéciles ! Hélas ! dans les temps étranges qui ont succédé à l'héroïsme des circonstances de guerre, la lutte se

circonscrit entre la lâcheté des uns et la haine des autres. Affreux dilemme qui crée des crises peut-être mortelles. N'oublions pas qu'à l'origine des troubles et des menaces tragiques qui font le climat paradoxal de ce temps, il y a, avant tout, le fait des hommes politiques et l'inutile verbiage de leurs doctrines contradictoires, il y a aussi la lutte hypocrite des influences intéressées et l'entretien sournois d'une haine interminable. —
2 Janvier 1947.

*
* * *

LE SALUT OU LA PERTE DU MONDE.

Le discours de M. Truman, qui reste encore d'actualité quinze jours après qu'il a été prononcé, a eu au moins le mérite de la franchise. Je veux tout de suite ajouter qu'à mon sens c'est bien son seul mérite. Et encore est-il si franc que cela ? La franchise n'est pas de dire une partie de la vérité ni d'avouer une partie des intentions. Que M. Truman, et avec lui la nouvelle majorité politique, enrôlés dans une croisade contre l'esprit des temps nouveaux, se posent en défenseurs de l'ordre ancien, sous couleur de sauver les libertés menacées et d'endiguer l'irrésistible mouvement qui porte les peuples à se délivrer --- libre à eux ! Mais comment doit-on apprécier le geste par lequel on fait servir l'argent à combattre la vraie libération de l'esprit et des peuples ?

Plus que jamais, la grande ombre attristée du président Roosevelt plane au-dessus des anomalies créées par ceux qui ont oublié ses grandes leçons. Il avait vu d'un regard lucide la gestation du monde de l'après-guerre. Il avait espéré que se réaliserait — et il avait dans ce but employé toutes ses forces — une transformation, évidemment lente et prudente, permet-

tant de sortir enfin de l'ignoble ornière où s'enlisait un monde que la guerre elle-même ne parvenait pas à guérir. De cette guerre, lui au moins avait médité les causes effrayantes.

M. Truman a beau enfler la voix, s'appuyer sur le Congrès et sur une fraction irresponsable du peuple américain, il est le successeur gêné d'un grand homme. Il n'enfle la voix, il ne prône une politique rétrograde (qu'il sait bien être aventureuse), il ne place les adversaires clairvoyants de cette politique devant le fait acquis, que pour essayer d'une part d'assurer sa réélection et d'autre part donner au monde l'impression d'une supériorité intellectuelle qu'il ne possède pas. Il cherche d'avance des excuses aux folles entreprises qui doivent conduire inévitablement à la guerre.

Le voici bien près — avec, en plus, l'autorité d'une fonction quasi dictatoriale — de M. Churchill. Pour l'un et pour l'autre, la solidarité n'est qu'un mot, la paix un mirage, la sécurité un leurre. Ils sont des sceptiques nourris de la seule idéologie nationale. Ils veulent l'aventure ? Ils l'auront. Ils veulent la guerre ? Elle n'est plus éloignée. Ils veulent la mort de l'ONU ? Ils sont sur le point de l'obtenir. Un vent de folie souffle sur le monde. Que ce vent vienne des Etats-Unis, cela est profondément attristant, mais cela n'était pas imprévu depuis que, Roosevelt mort, la politique américaine est tombée sous le joug des grands capitalistes.

Qu'on ne nous demande pas de nous extasier devant le geste de l'Amérique. Est-ce bien un geste de générosité que ces quatre cents millions destinés à la Grèce et à la Turquie ? Elle veut bien relever l'économie de la Grèce malheureuse, mais à la condition de veiller de près sur sa politique et, le cas échéant, de lui imposer ses vues. Elle veut bien aider la Turquie, mais à la condition que les millions de dollars servent

à son armement. Elle veut faire le geste classique du semeur, mais à la condition que les graines qu'elle enfonce dans le sol lèvent bientôt une moisson de discorde et de haine. Discordes et haines qui doivent diviser à tout jamais le monde en deux fractions : ce qu'ils appellent les Occidentaux — et les autres.

Je ne prétends défendre ni les uns ni les autres. Je n'ai — et des millions d'être sont comme moi — aucune sympathie particulière ni pour la Russie ni pour ses adversaires. Mais un problème s'impose déjà à chaque homme de bonne foi : le problème des risques de guerre. Qu'est-ce que dix ans, qu'est-ce que vingt ans lorsqu'il s'agit de la sécurité humaine ? Dix ou vingt ans de malentendus, de rivalités et de luttes sournoises. Dix ou vingt ans de préparations secrètes. Et ce sont dix ou vingt ans de malaise général, d'avilissement universel et de dégradation.

Roosevelt, à qui devrait revenir à titre posthume le prix Nobel de la paix, fut une sorte de génie dont on ne déplorera jamais assez la perte. Il voulait assurer au monde une ère de compréhension, et qui sait s'il ne serait pas parvenu à préparer un terrain d'entente entre les extrémistes des deux bords et s'il ne les aurait pas amenés, devant le noble but de faire une paix, peut-être incomplète mais sûrement morale, à déposer le lourd fardeau des haines et à entraver l'actions, toujours malfaisante, des politiciens professionnels ?

Franklin Roosevelt a corrigé, Dieu merci, les erreurs de l'autre Roosevelt, l'oncle belliqueux et impérialiste. Or M. Truman reprend à son compte, par d'autres chemins et sur un autre plan la politique de l'ancêtre. "La violence industrielle engendre la victoire militaire, et les rivalités marchandes allumées entre les peuples ne peuvent s'étendre que dans le sang", Le dollar américain est devenu le soldat le plus actif de la république. Dans un monde ruiné, quand les

millions d'êtres humains n'ont pas de quoi se vêtir et manger, alors que la moralité se relâche devant l'obligation de penser, avant tout, à ne pas mourir de froid et de faim, le dollar est une arme naturellement toute puissante, un soldat d'avance victorieux. La croisade à rebours de l'Amérique de M. Truman vise à combattre l'URSS, non pas tant pour défendre des idées opposées que pour imposer son hégémonie commerciale à l'hégémonie idéologique. Elle ne rêve dès lors que de dominer le monde par l'argent. Entre les deux hégémonies, le choix de l'homme raisonnable est-il si difficile à fixer ?

Oui, elle veut imposer ses vues, elle veut supplanter l'Europe en Europe même, et aux idées généreuses et imprudentes de celle-ci opposer son sens pratique. L'Amérique se trompe-t-elle donc à ce point sur les conditions nécessaires à l'humanité pour se relever par le renouvellement moral ? L'ère est ouverte des grandes guerres pour la souveraineté industrielle, et l'extermination est le résultat des conditions économiques dans lequel se trouve désormais le monde civilisé, prophétisait encore Anatole France.

Devons-nous abdiquer devant la manifestation brutale et officielle de la puissance de l'argent ? Si le monde renonce aux prérogatives de la morale, il peut bien déjà, comme le héros de Carthage, n'avoir, sur les ruines, qu'à verser des larmes amères.

L'Amérique de Roosevelt avait fait un pas en avant, L'Amérique de M. Truman fait deux pas en arrière. Il est facile de se réclamer de la Bible et de défendre la prétendue sainteté d'une cause pour le triomphe de laquelle on forge des textes subtils et des commentaires obscurs, lorsqu'on on possède par ailleurs la bombe atomique et qu'on s'en sert — après que l'Allemagne est vaincue, alors que la fin de la guerre au Japon est

prochaine, et qu'on éprouve tout de même le besoin de supprimer deux villes et tous leurs habitants : femmes, enfants et vieillards.

Je n'ai pas l'habitude de donner à mes réflexions ce ton d'exaltation. Mais comment rester indifférent au spectacle d'un monde que deux grandes nations se disputent de diriger ? Qui des deux triomphera ? Question qui restera longtemps sans réponse. Chacune a désormais ses satellites et ses buts. Chacune a sa philosophie. Pour l'une, l'économique est en fonction de l'idéologie ; pour l'autre, l'idéologie est en fonction de l'économique. Au premier abord, cela ne fait pas une grande différence. En fait, la différence est essentielle; elle a la profondeur d'un abîme.

Le monde est malade de la lutte farouche que se livrent les deux idéologies et, sans doute, il doit vivre et on ne voit pas encore les signes de la destruction finale. Il doit vivre et il vivra. Mais dans la dignité ou l'esclavage ? Le bonheur absolu n'existera jamais et les peuples, si misérables, acceptent un bonheur modeste pourvu qu'il n'ait pas le visage du malheur. Le monde veut seulement qu'à l'avenir la guerre soit évitée et que soit entretenu l'espoir dans une vie, — on ne peut plus dire meilleure, on ne peut plus même le penser — dans une vie simplement moins décevante et moins mauvaise. Le monde pensant, le monde agissant, le monde souffrant est à la croisée des chemins entre le passé et l'avenir. Puisse le passé ne pas nous écraser sous le poids de ses erreurs. Puisse l'avenir ne pas nous mener sur des chemins sans issue et nous donner le goût des vérités relatives et de la justice. Pussions-nous enfin récupérer la notion de l'ordre sans quoi il n'y a que tumulte et chaos. — 10 *Janvier* 1947.

LES REVERIES ANXIEUSES.

Le monde vit et il vivra en dépit de la folie des chefs qui s'acharnent à le détruire. Cette folie peut être contagieuse, mais pour chaque nation elle est dirigée contre les autres nations, et l'on fait le rêve absurde qu'on pourra se protéger de la tourmente générale et finir par dominer par la peur.

Rêve absurde ! A moins que par l'emploi intensif et généralisé de la bombe atomique, et par le chaos — conséquence inévitable — on fasse de la terre habitable des cimetières immenses, la fin du monde n'est pas encore prévue. Mais si le monde doit vivre, il faut avant tout le protéger contre la guerre, le protéger non seulement contre sa destruction physique, mais plus encore contre sa destruction morale. Plus rapidement que la bombe atomique, l'immoralité, dans son sens philosophique, finira par désagréger jusqu'aux éléments les plus subtils de la vie individuelle et collective.

Je pense bien que devant le danger d'une menace aussi directe les hommes politiques seront eux-mêmes effrayés. Les temps sont difficiles et certainement, malgré les apparences, n'ont jamais été plus difficiles. La méchanceté humaine n'a jamais été plus épouvantable. L'hostilité nous entoure de tous côtés, et alors qu'on parle d'amitié, de solidarité, de fraternité, je vois surtout sur les bouches, ignoblement éloquentes, le rictus de la haine. Un moraliste, lui-même dérouté par le spectacle de cet univers désaxé, dit que "tout homme peut bâtir, au plus profond de ses pensées, un avenir qui défie les projectiles les plus lourds et les propos les plus savamment empoisonnés". Il ajoute: "Que craint une âme en paix avec elle-même ?" Sans doute, sans doute... Mais voilà de bien vaines consolations

qui ne sont plus à notre portée. L'atmosphère irrespirable du temps nous interdit jusqu'à la réflexion et la rêverie, devant la lutte urgente pour vivre, et surtout pour ne pas mourir.

Et pourtant, je le repète, tout n'est pas dit, et la vie aura raison, la vie des gouvernements et celle de l'individu. Mais de quoi sera-t-elle faite, cette vie ? De lâches concessions, d'odieux abaissements, de basses intrigues ? Ne verrons-nous pas enfin un vent providentiel, un vent divin, balayer les miasmes mortels qui nous corrompent ? L'intoxication de l'humanité n'aura-t-elle pas un terme ? La bassesse rampante tiendra-t-elle encore longtemps le rôle de vertu ?

Ah ! qu'il est loin le temps où l'on avait le loisir de penser uniquement au destin de la patrie ! Nous savons désormais que le destin de l'humanité passe avant, parce qu'en lui se réfugie le destin des patries et que c'est lui qui commande tous les réflexes désordonnés des peuples et que c'est de lui que dépend à l'avenir la construction d'un ordre universel.

Ce n'est pas vivre que de vivre dans la peur. Nous sommes inquiets devant le mystérieux visage de l'avenir, mais tout de même on voudrait qu'il ait quelques-uns des traits du passé, car le passé n'est pas à condamner tout entier. Plus nous nous enfonçons dans les lointains passés et plus nous sommes surpris de constater que ce sont les époques les plus élémentaires, je veux dire les plus anciennes, qui ont été les moins inclémentes pour les hommes. Alors la lutte était circonscrite. Les différences de classe ne divisaient pas le monde entre possédants et dépossédés. Alors les théories n'opposaient pas la minorité de riches contre la majorité de pauvres. Il est évident que nous avons réalisé, depuis, le fin du fin du confort et organisé le monde sur les progrès de la mécanique. A quoi avons-nous abouti ? Les progrès scientifiques ont-ils arrêté la mal-

faisance des actes ? Ne l'ont-ils, pas, au contraire, augmentée ? Hélas ! plus on a procuré à l'humanité des facilités de vie et une diversité de plaisirs, plus on a fait naître une diversité de vices et d'appétits. Ni les religions, ni ce qu'on a appelé imprudemment les gains de la civilisation n'ont servi de frein au désordre camouflé des apparences mensongères de l'Ordre. Et cet ordre-là, est-il autre chose, si nous allons au fond du problème, que l'armature d'une société jouisseuse ?

La guerre a marqué d'un signe cruel le divorce des esprits et fait ressortir ce qu'il y avait d'artificiel dans une civilisation dévoyée. Certes, nous avons été mis en garde contre la fascination d'un monde dont, par ailleurs, on se refusait à admettre le déséquilibre. Mais les voix les plus hautes, les plus solennelles, elles-mêmes glacées, tombaient dans le désert aride des coeurs détournés de leur mission. N'est-il pas extraordinaire qu'avec une intelligence plus vive l'homme se soit enlisé dans une paresse générale du sentiment de la pensée, et que son activité se soit dispersée en incohérence pour un but de plaisir et d'argent ?

On ne remonte jamais le cours du temps. Prenons-en notre parti et essayons, à tout le moins, de trouver entre le passé et l'avenir le point d'accord. "Que reste-t-il de l'homme ancien dans l'homme nouveau ? se demande François Mauriac. Des nouvelles données transforment-elles l'être humain au point qu'il ne possède plus rien en commun avec les hommes du vieux monde ?" Comme lui, nous estimons qu'il serait fou de le penser. Mais il n'en est pas moins vrai qu'entre eux il y a un abîme et qu'il s'agit, en somme, d'élever sur cet abîme, pour le combler, un édifice ennobli par le signe de l'esprit et la fraternité des hommes.

Les frontières des patries, à une époque où il semble qu'elles ne seraient plus une barrière de défense têtue, sont plus solidement fermées que jamais. Là est le

mal universel. Hélas ! par la faute des Etats ou de ceux qui les mènent, là est le mal foudroyant.

Les peuples ne se jetteraient pas les uns sur les autres, si on ne les y poussait d'abord secrètement, puis avec une publicité de faux héroïsme. Les peuples, laissés à eux-mêmes, ne demandent qu'à vivre leur vie d'hommes. Ils ne sollicitent point de dominer d'autres hommes, ils ne rêvent pas d'une supériorité dont ils n'ont que faire, ils ne désirent que leur tranquillité et leur liberté. Les hommes de tous les pays et de tous les continents se contenteraient de leur sort, partagés entre les besoins de l'esprit et les besoins, plus limités, de la matière si on cessait de les nourrir de gloire vaine. Et comment douter, dès lors, que le plus grand danger vient des hommes politiques qui, pour la défense de théories, garanties d'intérêts suspects, dressent une partie de l'univers contre l'autre ?

Devant les éblouissantes journées du printemps nouveau, je songe une fois de plus, au cours de mes anticipations anxieuses, que le seul rêve à la réalisation duquel les peuples doivent travailler, c'est le rêve d'un ordre simplement humain, remplaçant les fameux ordres sociaux, ces ordres incapables d'organiser, dans la justice et la probité, l'ordre tout court. — 15 Mars 1947.

*
* *

NOUVEAU DESTIN DES PEUPLES.

L'impuissance constatée et prouvée de l'ONU est une chose infiniment triste. On y parle beaucoup et les longs discours n'ont jamais abouti à un résultat positif. Remarquons qu'on ne parle longuement que lorsqu'on est décidé à ne pas agir — et qu'on le sait. Pourquoi alors des réunions internationales où chacun

s'emploie de défendre un point de vue national ? Le monde qui souffre n'est-il pas arrivé à la limite de la patience ? Veut-on que les peuples désillusionnés n'aient plus que du mépris pour ceux qui organisent si savamment leur malheur ? Du mépris ? Oui, aujourd'hui... Mais demain ?

Nous ne souffrons même pas d'un complexe de nationalisme — malgré les apparences. Nous souffrons d'abord de l'incapacité de résoudre par un effort commun le problème de la vie collective, et nous souffrons surtout de l'impossibilité d'organiser une paix réelle, et d'écrire la première page de l'histoire pacifique du monde. Sans doute, cette double incapacité n'exclut pas l'effort entêté et méritoire des peuples pour créer, même incomplètement, une forme de réalité sociale capable de les soulager. Contre ces peuples, contre l'angoisse de la masse, la politique se dresse, la plus méprisable des politiques, celle qu'a définie si bien Paul Valéry quand il l'accuse de masquer "ce qui est vital par ce qui est de simple bien-être, ce qui est d'avenir par l'immédiat, ce qui est très sincère par ce qui est très sensible, et ce qui est profond et lent par ce qui est excitant".

Voilà précisément que d'aucuns rêvent encore de fausses gloires. Le culte de la grandeur matérielle n'a pas fini de hanter certains cerveaux, et ce culte ils ne le voient qu'édifié sur l'esclavage déguisé des peuples faibles, sur leur humiliation et bientôt, peut-être, sur leur sang. Nous avons été bien près de connaître le misérable ordre allemand. Or, aucun ordre ne nous tente s'il a une étiquette nationale, car c'est toujours un ordre intéressé à la suprématie d'une politique déterminée. Un ordre allemand ou un ordre russe, un ordre anglais ou américain, un ordre européen ou un ordre asiatique, ne peuvent nous apporter que la livrée d'une étiquette.

Que veulent les grandes vedettes de l'ONU? Une soumission à gauche ou une soumission à droite? La lutte s'annonce implacable d'où va dépendre désormais la domination du capital ou le triomphe du communisme. Pourquoi faut-il qu'il y ait place seulement pour l'une ou l'autre théorie et que le monde soit acculé à un choix qui ne calmera pas son angoisse, pas plus qu'il ne satisfera son attente? Prenons garde que, s'il est poussé à ce choix, le nombre des mécontents ne l'emporte, et qu'après les ravages d'un excès, nous ne connaissions les ravages d'un excès non moins grave, et cela quand les peuples ne demandent qu'un ordre humain qui tienne compte aussi bien des exigences du spirituel que de celles du matériel.

Mais que voyons-nous? Une ONU désemparée et transformée en tribune pour les polémiques, les colères et les haines. Peut-il en résulter autre chose qu'une guerre encore plus effroyable et plus meurtrière? Qu'ils cessent donc de nous parler de civilisation, ceux qui, à gauche ou à droite, prétendent jalousement l'acaparer. Les simples comme vous et moi finiront par haïr le mot de "civilisation" qui ne représente plus rien à nos yeux, du moment qu'il ne représente que l'alibi des convoitises. La civilisation, qu'est-ce que c'est désormais? Un mal mystérieux, et nous n'admettrons jamais, dans la naïveté de nos coeurs et la rectitude de notre esprit, qu'il faille encore d'une guerre pour que le bien naisse enfin du mal.

Si jusqu'ici l'humanité n'a pas progressé sur le chemin de l'entente et de l'amitié, si après la dure expérience de 1939 à 1945 nous en sommes à nous jalouser les uns les autres, c'est que les peuples ont été constamment trompés, c'est que les chefs ne veulent pas voir clair, c'est qu'ils veulent les maintenir — quel que soit le régime — dans l'aveuglement ou l'équivoque. Il n'y a pas moyen d'excepter un seul Etat de responsabi-

lités qui incombent à tous. Personne n'est à l'abri des critiques, qu'on défende les traditions ou qu'on les combatte, qu'on soit pour le passé ou pour l'avenir, qu'on veuille d'un monde nouveau ou d'un monde renouvelé. Je répète ce que j'écrivais ici même il y a deux ans : "Aucun Etat, aucun chef, aucun politique ne pense au bien général de l'humanité, mais uniquement au bien limité d'une communauté nationale, et c'est en cela que réside le néfaste sophisme des bavardages sur la paix pour laquelle nul n'est prêt à consentir les sacrifices nécessaires".

On n'ôtera pas de l'idée, même des plus humbles, que l'ONU ne soit déjà en faillite. Encore quelque temps et l'on pourra prononcer le mot de "frauduleuse". Les chefs d'orchestre avaient-ils le droit de faire naître tant d'espérance pour ne tenir aucune de leurs promesses et mettre l'univers en face d'un péril plus menaçant ?

Le danger est double, car à une politique extérieure dominée d'une part par une ploutocratie sans entrailles, de l'autre par un idéalisme sans frein, est venu s'ajouter le malheur des confusions intérieures. Qu'on ne parle pas de dignité nationale ou d'idéal patriotique. L'indépendance est un leurre si, à l'intérieur des frontières, elle n'apporte pas à la masse les élémentaires satisfactions indispensables pour vivre. Que de pays où la classe ouvrière — agricole ou industrielle — est frustrée et malheureuse, alors que la classe possédante étale son luxe voyant et sa furie de plaisir sous les yeux de gouvernements à son service qui se contentent de brandir les grands mots à la façon de miroirs aux alouettes !

Devons-nous désespérer ? L'humanité refusera-t-elle d'assumer la tâche unanime qui peut encore la sauver ? En dehors du guêpier de l'ONU, il y a un effort à tenter pour organiser honnêtement l'avenir. Si cet avenir rêvé ne peut être parfait, il peut présenter

sur le passé, à tout le moins, un progrès sensible, et cet effort est désormais notre devoir pressant. N'est-il pas temps que les hésitations prennent fin et qu'une excommunication majeure condamne à jamais les régimes sociaux qui, ayant terminé le cycle de leur évolution, ne sont plus que des régimes d'arbitraire et de tyrannie ?

Si la détresse des heures présentes nous reporte à d'autres heures bruissantes du tumulte des fausses joies, puisons dans cette émouvante confrontation le courage de regarder en face une Vérité dont longtemps nous nous sommes détournés par crainte du sacrifice et avidité des sens. Il ne s'agit rien de moins que de préparer le nouveau destin des peuples par une ferveur plus agissante et une harmonie plus pure . — 10 *Avril* 1947.

*
* *

MON PERE M'A DIT.

Je viens de lire l'édition française du livre de M. Elliott Roosevelt dont, par des fragments parus en Egypte, le lecteur avait eu un avant-goût. Ce n'est pas un grand livre, mais c'est un livre honnête qu'il faut lire parce que nous y trouvons les idées maîtresses du président Roosevelt, à la fois pour la guerre et pour l'après-guerre. On ne peut douter de la véracité des conversations entre le père et le fils rapportées ici avec autant de sincérité que d'exactitude. Si demain— comme, hélas ! nous le craignons — les Etats-Unis se laissent porter sur la galère de M. Truman, si la guerre éclate dans un avenir plus ou moins rapproché, si le malaise du monde continue, si le déséquilibre s'accroît entre les nations, si les barrières s'élèvent de plus en plus haut qui séparent les peuples, alors

l'Amérique pourra faire son mea-culpa. La voix de Roosevelt, par delà de la mort, sera écoutée comme un poignant remords. Et M. Truman ou des successeurs à sa ressemblance pourront dire: "Nous n'avons pas voulu cela". Qui les croira ? Ils auront voulu cela, parce qu'ils auront lié le sort de l'Amérique et celui du monde à une philosophie arbitraire, parce que, les yeux passionnément fixés sur le passé, ils auront refusé de regarder en face un avenir meilleur, qui ne peut s'édifier que par le sacrifice, la modestie et la renonciation aux fausses grandeurs nationales, parce que, en un mot, ils auront fait de l'argent un facteur de perversion et qu'ils s'en seront servis, non pour sauver le monde de sa misère, de son épuisement et de sa lassitude, mais pour étayer, dans le désarroi universel, leurs ambitions particulières et leurs intérêts douteux.

Avant M. Wallace, M. Eliott-Roosevelt avait été menacé d'être poursuivi par les tribunaux. Les deux hommes ont encouru la colère des nouveaux chefs de l'Amérique : ils auraient trahi les intérêts des Etats-Unis !... Mais si l'on parle de trahison, ce n'est ni Roosevelt ni Wallace qui auraient mérité la censure judiciaire, mais peut-être, plus justement, ceux qui ont trahi les buts véritables de la guerre pour lesquels l'ancien Président a amené le peuple américain à se battre avec toute l'énergie qu'exigeait le salut moral et matériel d'un monde qu'il voulait unir dans la solidarité, l'égalité et la réconciliation.

Nous en sommes aujourd'hui bien loin, peut-être plus loin encore qu'avant 1938 ! Quelle tristesse et quelle honte ! Les responsabilités sont partagées par tous, mais plus spécialement elles incombent à M.M. Truman et Vandenberg, à qui fatalement l'opposition des peuples slaves va désormais faire échec. C'est là que réside le malheur épouvantable de l'après-guerre. Nous y trouvons la preuve de l'esprit agressif et de la

volonté de domination. Dans un cercle d'enfer on veut enfermer l'humanité pour empêcher la libre expansion des peuples et le relèvement de la moralité publique. Rien ne reste des décisions qui ont uni les chefs pendant la guerre. Ces chefs n'étaient-ils pas sincères ? Par ce que nous savons de leurs efforts et de leurs déclarations, Roosevelt et Staline ont été fidèles à la doctrine de coopération. Mais Churchill n'envisagea jamais, dans son inclairvoyance coupable, que la survivance de l'impérialisme.

Déjà, quand il fut question que l'Amérique déclarât la guerre à l'Allemagne, la constante préoccupation de Churchill fut de convaincre les Etats-Unis de réserver toute l'aide à la Grande-Bretagne. L'homme d'Etat anglais se révélait anti-russe : il ne croyait pas capables les Soviets de tenir jusqu'au bout. Il disait en parlant à Roosevelt : "Quand Moscou tombera... Dès que les Allemands auront dépassé le Caucase... Après que la résistance des Russes sera brisée..." Le manque de confiance procédait de ses tendances politiques. Du côté américain, il faut le reconnaître, le général Marshall, King Arnold pressaient au contraire le Président de ne pas se laisser circonvenir par Churchill et soulignaient, au contraire, "qu'il était logique de donner aux Soviets toute l'aide possible". A la veille de la Charte de l'Atlantique, Roosevelt, s'opposant aux vues de M. Churchill qui défendait le principe des accords commerciaux de l'Empire britannique, disait avec courage : "C'est à cause d'eux que les peuples de l'Inde et d'Afrique, de toutes les colonies du Proche-Orient et de l'Extrême-Orient sont si arriérés..." Et encore : "Je suis persuadé qu'on ne saurait concevoir une paix durable sans le développement des pays arriérés et aussi des peuples arriérés. Comment y parvenir ? En tout cas, pas en employant des méthodes du XVIIIe siècle". Il disait aussi : "Je ne crois

pas qu'on puisse combattre l'esclavage fasciste sans rien faire pour libérer les peuples, partout dans le monde, d'une politique coloniale périmée". Et pour terminer : "La paix est incompatible avec le maintien d'un despotisme quel qu'il soit. La structure de la paix réclame, comme condition première, l'égalité des peuples". Roosevelt déclarait ainsi la guerre à l'impérialisme britannique. Churchill le comprit-il ? En tout cas, dans les conversations qui suivirent, il évita, autant que possible, tout ce qui avait trait à l'après-guerre. La prophétie de Roosevelt devait se réaliser : "Winston Churchill, disait-il, est un chef de guerre par excellence ; mais je ne le vois pas dirigeant l'Angleterre après la guerre. Cela ne pourrait pas marcher". L'électeur britannique allait, en effet, donner raison au président américain.

On peut suivre, dans le livre de M. Elliott Roosevelt, la différence chaque jour plus accentuée, des doctrines qui opposaient l'humanisme de Franklin Roosevelt à la politique rétrograde de M. Churchill. L'enjeu de la guerre, pour celui-ci, était, avant tout, que la Grande-Bretagne conservât sa grandeur ancienne et le maintien de son Empire. La guerre était ainsi une affaire privée pour la Grande-Bretagne qui ne considérait l'accord momentané des trois grandes puissances qu'en fonction de son propre intérêt. Les protestations de générosité, de solidarité et de collaboration constituaient des expressions artificielles de circonstance. Churchill se refusait à voir loin, ne pensant à rien en dehors de l'Empire.

Si Roosevelt se révélait contraire, sur toute la ligne, à Churchill, sa réaction en face de Staline fut toute de sympathie et d'espoir. "Je crois, avoua-t-il à son fils, que nous nous entendrons, Staline et moi. Un grand nombre de malentendus et une bonne part de la méfiance du passé vont se dissiper pendant les jours qui

vont venir. J'espère que ce sera pour de bon". Mais vis-à-vis de Churchill, à chaque occasion, il ne manque pas de mettre l'accent sur les véritables buts de guerre : "Je pense parler comme Président des Etats-Unis, en affirmant que l'Amérique n'aidera pas l'Angleterre dans cette guerre uniquement pour lui permettre de continuer à dominer brutalement les peuples coloniaux. C'était alors le point de vue de l'Amérique entière, entraînée par Roosevelt à accepter la guerre et à la faire, sans ménagement, pour un idéal qui, en servant la cause du monde, aurait servi aussi celle des Etats-Unis, ainsi élevés au rang d'arbitre dans le conflit moral qu'il prévoyait devoir éclater dès la fin des hostilités.

Mais Roosevelt est mort, et la ruée des ploutocrates s'est déclarée dès le premier jour, la ruée de tous ceux qui, aux Etats-Unis, supportaient mal la direction du Président défunt, de ceux qui savaient trouver en son successeur un agent docile, pour la défense des intérêts les moins avouables et des idées des plus réactionnaires. Egalemeut à l'extérieur, des hommes comme Churchill n'ont pas beaucoup regretté la mort de Roosevelt. Ils avaient désormais les mains libres pour torpiller la paix, ou du moins la seule paix humaine qui aurait été la conclusion logique d'une guerre barbare.

Tandis que le fils de Roosevelt fidèle, et modeste interprète de la vaste pensée de son père, essaye de souligner la gravité de l'antinomie qui a divisé, en si peu de temps, les Etats-Unis dont les nouveaux maîtres déchirent l'une après l'autre les pages sublimes écrites à la gloire de l'Amérique par les actes clairvoyants d'un très grand homme, écoutons ce que dit le fils de Churchill, en présence même de son père. Pendant cinquante minutes, à Alger, il s'employa à expliquer aux hommes d'Etat réunis les complexités de la politique et de la stratégie dans les Balkans. "Le moyen de sauvegarder

l'hégémonie britannique serait, concluait-il, de prolonger le conflit mondial de quelques années.

Ce sont des déclarations qui n'ont pas besoin de commentaires. Mais le cœur est étreint devant tant d'égoïsme impérialiste. Les dessous diplomatiques de la guerre nous font comprendre la difficulté de réaliser une paix juste et sage. Rien n'est donc changé, malgré les millions et millions de morts et malgré le sacrifice des peuples ? Les possédants restent aussi durs et implacables. Et c'est dans la souffrance et le sang que l'humanité se prépare déjà aux nouvelles et fatales gestations. — 25 *Avril* 1947.

*
* *

LA QUESTION DE L'EGYPTE A L'ONU.

La médiation de la Syrie et du Liban a été offerte, sans aucun doute, dans un esprit tout à fait amical pour l'Egypte, On nous permettra, toutefois, de marquer son absolue inutilité. Si elle n'a pas été dictée par la crainte que d'autres Puissances arabes, moins bien disposées à l'égard de l'Egypte, prissent les devants, nous ne la comprenons pas. Nous la comprenons d'autant moins qu'elle souligne la carence évidente de la Ligue Arabe et place celle-ci dans une situation non seulement difficile, mais peut-être suspecte.

Entre l'Egypte et l'Angleterre, le différend ne porte pas seulement sur le Soudan, mais sur tout le problème égyptien. Le gouvernement lui-même s'est finalement rendu à la raison, déclarant qu'à l'ONU l'Egypte ne tiendra pas compte des points sur lesquels, au cours des négociations, l'accord avait été fait et que la question, désormais, forme un ensemble indivisible. Ce point de vue nouveau est très compréhensible, les premiers négociateurs, nous devrions dire : le premier

négociateur, s'étant tenu dans un isolement qui n'eut rien de splendide, et n'ayant eu aucun contact avec l'opinion publique ou, si l'on veut, avec l'immense majorité de cette opinion.

Je ne compte pas parler de la politique égyptienne proprement dite : il y a au-dessus de cette question, qui évidemment nous intéresse au premier titre, une autre question plus importante. La solution qui sera donnée par l'ONU à la plainte égyptienne indiquera effectivement le degré de sincérité de l'Organisation des Nations-Unies. Nous saurons, enfin, s'il faut la tenir pour un Tribunal de Justice, ou seulement pour un Tribunal politique se prononçant non sur des plaintes, mais sur des intérêts illégitimes.

Il n'est pas d'ailleurs de question plus claire, plus facile à résoudre, et qui se présente dans de plus complètes conditions d'honnêteté, et c'est en soi que les peuples espèrent qu'elle sera étudiée. Mais c'est à cause de cela même que, deux au moins des grandes Puissances, envisagent avec ennui, même avec effroi, l'éventualité désormais inévitable d'une décision.

On se demande comment l'ONU pourrait donner tort à l'Egypte dont le dossier est d'une franchise absolue et dont les droits sont indéniables. L'Egypte se présente, sans arrière pensée, jalouse de tenir sa place parmi les nations indépendantes et de collaborer à l'édifice de la paix. Mais la paix est, avant tout, une question de justice. Si celle-ci est violée, si la passion politique ou l'intérêt impérialiste prennent le dessus, c'en est fait de la justice des Nations-Unies elles-mêmes.

Nous ne pouvons nous empêcher d'une certaine méfiance à l'égard de cette dernière. Pourtant, dans l'état actuel du monde, c'est encore la seule issue qui soit offerte. L'ONU est sortie de la conscience de l'univers. Or dès sa création — qui pouvait être sublime et apporter aux peuples souffrants l'espoir d'une

justice si longtemps réclamée — dès que cette création a vu le jour, elle a cessé aussitôt d'exister par le fait même des ambitions de ses grands créateurs. Instrument de justice ? Non, instrument de politique plutôt, de politique étroite, de politique inhumaine. Qu'on ne dise pas que l'ONU est une oeuvre de rédemption, car du train dont vont les choses et les discussions elle apparaît comme le camouflage des pires ambitions.

La Charte existe. Si elle était respectée dans sa lettre et dans l'esprit, elle pourrait dans une certaine mesure (il faut tenir compte de la perversité de l'homme) résoudre les difficultés et lutter efficacement contre l'orgueil national. Mais cette Charte, j'ai peur qu'elle ne soit simplement que du noir sur du blanc. Du reste, aucun texte n'est valide, si beau soit-il, si l'esprit qui vivifie la lettre n'y est pas et si le coeur en est absent. Alors, cessons de parler d'entente et considérons, honteusement, l'entrée de la barbarie dans le monde par les portes mêmes de ce que nous appelions bêtement la civilisation.

Aujourd'hui, j'ai beau penser à la victoire des peuples soi-disant victorieux, je ne vois partout que des vaincus, car une guerre qui laisse traîner après elle de si lourdes menaces n'est pas finie. Sont-ce les événements qui ont fait de tous les Etats combattants des vaincus ? N'est-ce pas plutôt que la volonté d'être victorieux leur a manqué ? Les Etats, hier alliés, aujourd'hui apparemment adversaires et secrètement ennemis, ne veulent pas admettre qu'une victoire commune doit avoir comme corollaire des intérêts communs. Or, par les jeux redoutables de la politique, les peuples sont oubliés, et de toutes les conquêtes morales et spirituelles il ne reste rien. En proie à de nouvelles souffrances et à un désespoir plus profond, ils n'ont d'autre choix qu'entre la révolution ou une nouvelle guerre.

Il n'y a pas de quoi être fier de ce développement inouï des circonstances. Inouï mais non imprévu. Tout est informe et le malheur est sur tous. Il est étonnant que l'humanité, après ce qu'elle a souffert, accepte de souffrir encore, et même de souffrir davantage. Il faut comprendre par les causes l'état d'anarchie latente qui porte à l'ordre des coups mortels et gonfle l'individu d'une exaspération et d'une effervescence dont il ne peut résulter rien d'utile ou de bon.

C'est pourquoi la vie, la vie véritablement sociale — c'est-à-dire le seul mode de civilisation possible souhaitable et nécessaire — c'est pourquoi la vie sociale, non pas au sens où on l'entendait hier, mais au sens humain, n'est pas la préoccupation dominante de ceux qui dirigent le monde, je veux dire : la classe des possédants, la classe majoritaire de l'ONU.

Aujourd'hui la confusion est extrême. A droite comme à gauche, les esprits ne s'éclairent que de lumières troubles. Et cette situation est précisément le danger le plus grand que court l'humanité dans sa pénible tentative d'élévation. Cette situation fait l'affaire des doctrines égoïstes qui ont arrêté, une fois pour toutes, les préceptes de leur prétendue démocratie. Et nous les voyons qui mènent la lutte au nom de cette démocratie, mot vide de sens et de substance. Les agitations actuelles ne sont que des apparences. Les conditions inégales de la lutte en font une forme de l'immobilité et une forme de l'immoralité.

La paix que l'ONU a prise à sa charge est bien malade. Ne voit-on pas que cette paix, terre promise, terre de délivrance vers quoi tend l'anxiété humaine, n'est pas près d'être organisée ? A l'ONU ne règne pas la sincérité, faute de quoi nous sommes assurés d'un désordre permanent. Il y a une sorte de lâcheté qui prend le masque de courage. C'est la pire. A l'ONU, les défenseurs de l'ordre ancien cachent leurs

sombres desseins sous un amour véhément des libertés. Ne nous laissons pas prendre à des discours qu'appuie, sur les différents points des cinq continents, le glaive impérialiste. Le dilemme est catégorique. Sans sincérité, l'ONU ne peut être qu'une Organisation malfaisante et paresseuse. Sans sincérité, il n'y aura pas de justice, et je ne parle pas de cette petite justice qui règle les conflits individuels, mais de cette justice, plus haute, plus souveraine, qui doit régler les conflits entre les peuples, les conflits d'humanité.

Le dossier de l'Égypte sur lequel vont se pencher les étranges augures de l'ONU constituera l'épreuve décisive qui nous fera toucher du doigt l'immoralité foncière d'une organisation où se développe, de plus en plus, à cause de la formation qui s'est faite en son sein d'une majorité réactionnaire envoûtée par le passé, cet odieux esprit impérialiste, seule cause de toutes les guerres.

Nous ne pouvons que nous en réjouir parce qu'il est temps de dénoncer le mensonge. Mais si, par hasard, prise de scrupules ou de prudence tardive, l'ONU reconnaît enfin les légitimes revendications de l'Égypte, nous nous réjouirons doublement de l'acte par lequel l'Égypte entreprend de servir à la fois sa cause et celle du monde. — 22 Mai 1947.

GEORGES DUMANI

Notre collaborateur arrête ici la publication de ses notes qui paraîtront sous peu en volumes de l'Édition de la Revue du Caire. Nous en avons tiré une centaine de pages.

CHRONIQUE

CHRONIQUE DE LIVRES.

1) Maurice Merleau-Ponty : *Humanisme et Terreur* (Gallimard 1947).

Ce brillant essai a été rédigé en marge de deux livres de Koestler : *Le Zéro et l'Infini*, *Le Yogi et le Commissaire*. M. Merleau-Ponty use à l'égard de Koestler d'une arme très forte : l'ironie ; l'ironie de celui qui comprend à l'égard de celui qui prétend savoir ; l'ironie de l'intellectuel 'blasé' à l'égard du théoricien vulgarisateur et enthousiaste. Quand on se place comme Koestler, au point de vue de l'homme intérieur, qu'on s'appuie sur la liberté du sujet, qu'on invoque 'le sentiment océanique' contre la faillite de la science, on reste, cela va sans dire, 'un homme 1900'.

Tant que M. Merleau-Ponty use d'ironie, il réussit à merveille. Mais il veut plus ; il a des intentions positives et qui ne sont pas des 'idées de derrière la tête'. Quelles sont ces intentions, il est malaisé de le dire : veut-il être simplement 'gentil' envers les communistes ? Veut-il même se mettre dans la peau de 'l'intellectuel français' de demain, qui pourrait (on ne sait jamais), brusquement se trouver en face d'une sérieuse avance communiste (1) ? L'essai est-il une propagande intelligente ? Nous nous gardons bien de l'insinuer. —

(1) L'essai de M. Merleau-Ponty, qui fait partie d'articles publiés en 1946-47, date déjà.

L'auteur a parfois l'air de se demander jusqu'où irait l'appétit de l'intellectuel français, qui accepte d'avaler les couleuvres communistes. Ajoutons cependant que le livre contient au moins une mise au point objective. Quand il nous recommande de nous insérer dans l'histoire, de sortir du dilemme subjectif-objectif, M. Merleau-Ponty prépare son lecteur à comprendre des valeurs permanentes. Il est regrettable pourtant que l'intéressé principal ne se soucie guère de cette préparation. Pour le communiste, l'intellectuel a *les mains sales*.

*
* *

2) Simone de Beauvoir : *Pour une Morale de l'Ambiguïté* (Gallimard 1947).

Dans ce livre, Madame de Beauvoir donne un exposé intelligent et lucide de ce qui est pour elle, la moraliste existentielle. Il n'est pas excessif d'affirmer que ce livre est l'un des plus beaux, des plus sérieux, de la littérature philosophique d'aujourd'hui. C'est un livre de *morale* ; et les livres de morale sont, en effet, très rares, surtout ceux qui sont bien écrits et peuvent être lus par le grand public. Madame de Beauvoir connaît bien les principes directeurs de la philosophie existentielle, tels du moins qu'ils sont exposés dans *L'Être et le Néant*. L'auteur ne glose pas sur ce dernier livre. Il se met exactement en situation, et parle des idées morales, de sentiments et types moraux, du devoir même, en connaissance de cause. Cette morale paraît fondée sur deux idées étroitement liées chez Sartre : la transcendance et la liberté. Mais au lieu de voir, comme Sartre, dans la transcendance, le mode par lequel les objets se dévoilent à l'homme et tiennent leur distance, Madame de Beauvoir reconnaît que le monde se dévoile à travers les autres. En outre, l'acte libre se destine à un avenir ouvert ; il cherche à

se prolonger par la liberté des autres, il ne peut s'accomplir qu'à travers la liberté d'autrui.

Le livre de Madame de Beauvoir permet donc de poser un problème intéressant : s'il est juste que *L'Etre et le Néant* n'était pas en puissance d'une morale, assistons-nous aujourd'hui à une transformation de l'existentialisme ? Ou vaut-il mieux croire que *L'Etre et le Néant*, à l'encontre du *Sein und Zeit* de Heidegger, n'a rien de systématique, qu'il est surtout fait d'études concrètes et que ses conclusions sont approximatives ?

*
* *

3) Jean Hyppolite : *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de Hegel* (Marcel Rivière, Paris 1948).

Le livre de M. Hyppolite n'est pas une introduction à la pensée hégélienne ; encore moins une vulgarisation de celle-ci. C'est un examen sérieux des diverses structures constitutives de la philosophie hégélienne de l'histoire. Celle-ci, n'est nullement la dialectique séduisante que les commentateurs de la *Logique* divulguaient il y a de cela 50 ou 60 ans ; elle est une philosophie du droit, une étude historique et phénoménologique de la religion, surtout une philosophie politique. M. Hyppolite nous offre les éléments nécessaires à une intelligence à la fois comparative et valorisante des notions d'Etat, de liberté et d'individu ; il envisage, après Hegel, les moments représentés par la Cité grecque, le Christianisme et enfin l'Allemagne depuis la Réforme ; il étudie à fond les péripéties économiques et doctrinales qui ont préparé l'avènement de l'Etat Moderne. Beaucoup plus qu'une apologie de l'Allemagne, Hegel nous révèle les difficultés à envisager pour la constitution d'un Etat. Et M. Hyppolite examine, après Hegel, beaucoup de nuances très importantes : ruse de l'état, tyrannie, société libre, industrialisme, etc...

Une page nous a personnellement frappé sur l'action du passé. Tantôt le passé, nous dit-on, s'intègre aux institutions nouvelles ; tantôt il s'en détache pour s'y opposer. "La positivité est alors constituée par les lois qui se manifestent comme étrangères aux moeurs nouvelles." (78)—M. Hyppolite nous invite donc à réfléchir sur la notion d'une mémoire organique nécessaire à la vie spirituelle d'un peuple. Il y aurait lieu, alors, de se demander (M. Hyppolite ne le fait pas), si dans la vie d'un peuple, certains attachements au passé sont *organiques* et, par là salutaires ; et si ce qui décide de la valeur d'un pareil attachement, n'est pas son urgence, mais plutôt la vitalité du passé, et l'appel lancé au passé par la vie spontanée du peuple. M. Hyppolite relève avec pertinence que ce genre de préoccupations est resté étranger à la pensée française (94). Nous ajoutons qu'il faut peut-être en chercher l'origine dans un certain défaut de jugement chez les philosophes politiques français du 18ème siècle, chez ces 'critiques' dont se plaignait Auguste Comte; peut-être aussi sont-ils simplement venus trop tard pour constituer une philosophie politique viable pour la France. Il est certain, comme le dit Hyppolite, que la philosophie française choisit ailleurs ses thèmes les plus chers. Et alors il convient de remarquer qu'en s'attachant aux valeurs individuelles, les philosophes français ont découvert une certaine *communauté*, une idée de l'homme, ni abstraite, ni surtout rationaliste, comme on le prétend ; une idée de l'homme élevé par la culture, par l'amour de l'expression claire, au niveau de l'Esprit.

NAGUIB BALADI.

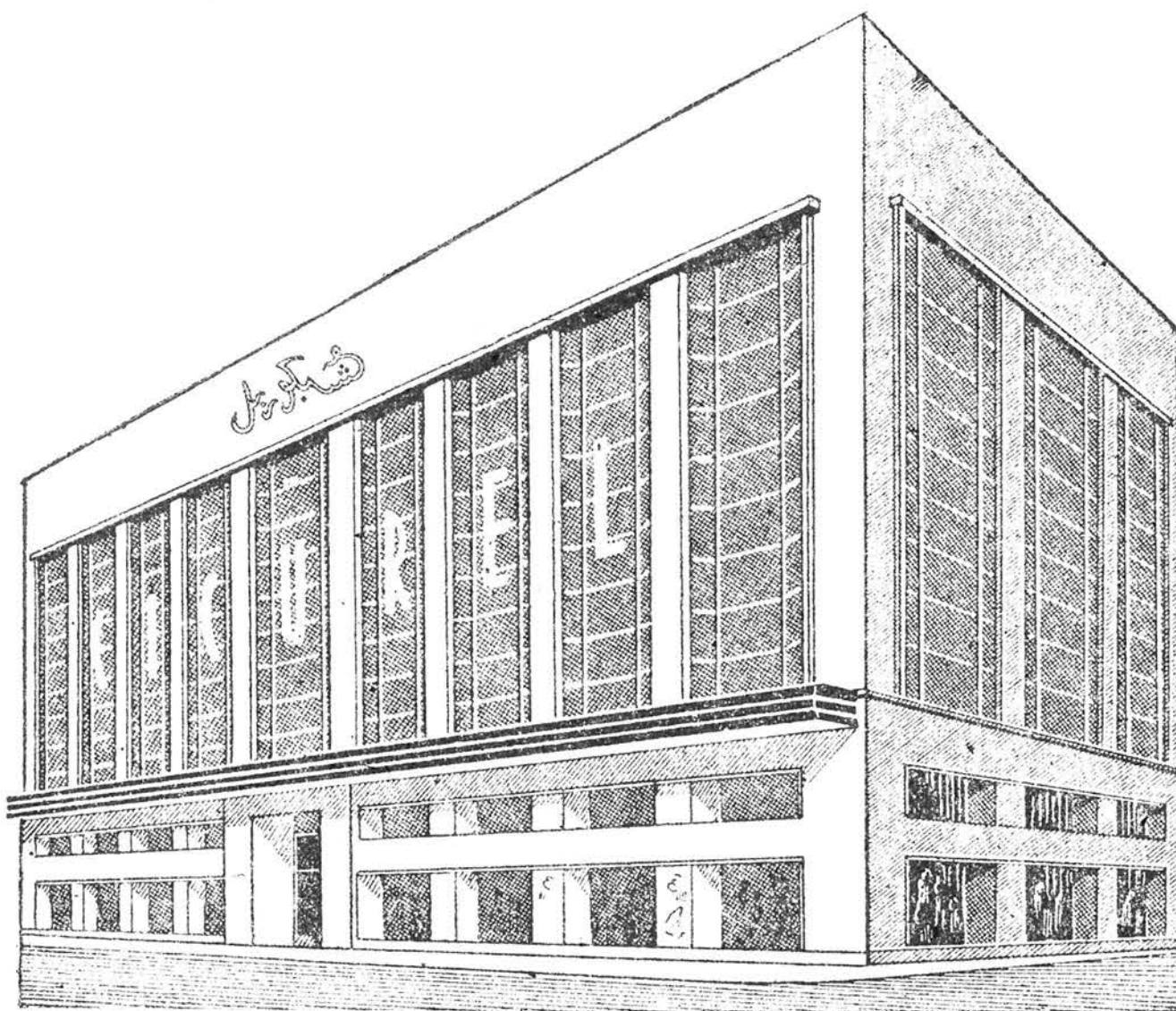
LA ROTONDE
"GROPPPI"

peut être loué pour les
BALS DE BIENFAISANCE
RECEPTIONS BANQUETS
MARIAGES
etc. etc.



Demander conditions au « CATERING DEPT. »
Tél. : 46195

S'adresser au même département pour
Services à domicile



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 42504 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.